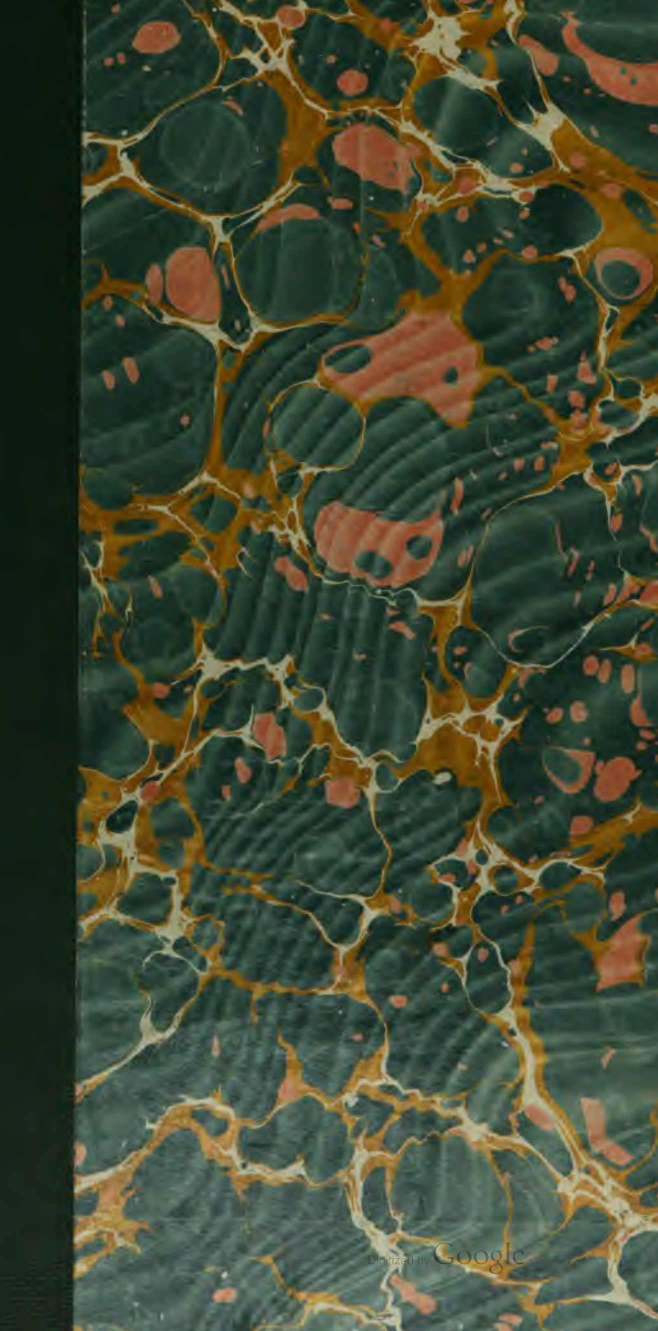
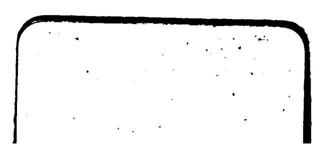



TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



L'HOMME DE LA NATURE

ET

L'HOMME POLICÉ.

IV.

PARIS. — IMPRIMERIE DE COSSON,
Rue Saint-Germain-des-Prés, n° 9.

L'HOMME DE LA NATURE

ET

L'HOMME POLICÉ.

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

Dimidium facti, qui bene cœpit, habet.
(OVIDE.)

Tome Quatrième.

PARIS,
GUSTAVE BARBA, ÉDITEUR,
PROPRIÉTAIRE DES OEUVRES DE PIGAULT-LEBRUN ET PAUL DE KOCK,
RUE MAZARINE, N° 34, F.-B. S.-G.
1831.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1962
OF OXFORD
LIBRARY

L'HOMME DE LA NATURE

ET

L'HOMME POLICÉ.

CHAPITRE PREMIER.

Les jeunes gens vont vite.

CEPENDANT les lettres des deux cousins sont parvennes à leurs parens.

« Il a dépensé tout ce qu'il avait, » dit M. Rémonville en finissant la lettre

d'Edmond, » et c'est pour cela qu'il nous
» écrit. Je ne lui enverrai rien. Qu'il
» quitte son Agathe; qu'il revienne vers
» nous; alors, je lui pardonnerai son
» escapade. »

Et M. Rémonville répond sur-le-champ à son fils : « Je ne vous envoie pas
» d'argent, parce que je ne veux point
» autoriser vos folies. Si vous avez
» fait quelques dettes à votre hôtel,
» mon ancien ami, M. Grandpré, les
» paiera, ainsi que les frais de votre
» retour; vous savez son adresse. Re-
» conduisez votre Agathe chez sa tante,
» et revenez vite près de nous, si vous
» voulez que je vous pardonne. »

La maman trouve cette lettre bien sévère; mais son mari n'y veut rien changer. Avant qu'elle ne soit fermée, elle demande à y ajouter une seule

ligne pour son fils; elle n'écrit que ces mots : « *Pense encore à ta mère* : » mais en fermant la lettre, elle glisse dedans un billet de mille francs.

M. Adrien, las de ne rien apprendre par le concierge, venait de lui écrire pour lui ordonner de quitter Paris et de *revenir à son poste*, lorsqu'on lui apporta la lettre de son fils, ou plutôt celle de madame Phanor; car Adam n'avait fait que la signer, sans même se la faire lire.

En lisant la signature, M. Adrien tressaille de joie. — « Mon fils m'écrit, » lui! qui ne peut pas souffrir prendre » une plume! quel effort!... Peste!... il » faut qu'il ait des choses bien impor- » tantes à me conter... Et cet imbécile » de Rongin qui ne sait pas le trouver! »

M. Adrien fait appeler Céleste, qui

était en train de se peindre les sourcils et de se faire des lèvres vermeilles, pour qu'elle vienne entendre la lecture d'une lettre d'Adam. Céleste descend avec un seul sourcil de fait, ce qui donne quelque chose de boiteux à sa physionomie; mais comme l'ami Tourterelle n'est pas là, elle veut bien suspendre sa peinture. Après avoir fait jouer une fanfare à sa tabatière, M. Adrien lit la lettre suivante :

« O mon père! si je vous écris, vous
» devez bien penser que c'est parce que
» j'ai besoin de vous. Le séjour de Paris
» est horriblement cher; je n'ai plus
» d'argent. Vous ne voudriez pas laisser
» votre enfant chéri dans la *débine ;*
» envoyez-moi sur-le-champ des écus,
» que je puisse tenir mon rang et vous
» faire honneur; songez que votre fils

» ne doit pas se restreindre et manger » à la *gargotte*. Je vous baise les mains » ainsi qu'à ma vertueuse mère et à » tous nos estimables parens et con- » naissances.

Et, par *post-scriptum* : « Envoyez-moi » tout de suite une grosse somme, afin » que je vous écrive moins souvent, ce » qui vous ruinerait en ports de let- » tres.

— » Voilà un singulier style ! » dit Célestine en se pinçant la bouche, « pour » un élève de la nature, ce n'est pas » trop mal, » répond M. Adrien. — « Il » me semble qu'il dépense un peu vite » son argent. — Ah ! je gage bien qu'il » sait s'en faire honneur !... Mais c'est » cette Tronquette qui m'inquiète.... » Il ne nous en dit pas un mot... Et » Rongin qui ne les a pas rencon-

» très !... Il est bien fâcheux que Tour-
» terelle ne soit pas guéri de son pied
» et que cela l'empêche d'aller à Pa-
» ris. — Il est bien plus fâcheux que
» votre goutte vous empêche d'y aller
» vous-même !... — Je voudrais savoir
» si mon frère a reçu des nouvelles
» de son fils... Oh ! je rirais bien s'il
» épousait sa petite Agathe !... — Et si
» votre fils épousait sa paysanne, ririez-
» vous autant? »

M. Adrien ne répond rien ; il va consulter sa caisse, il se propose d'envoyer des fonds à Rongin pour qu'il les porte à son fils. Mais le lendemain, le vieux concierge est de retour chez son maître, devant lequel il se présente d'un air conquérant.

« Victoire, » dit Rongin en se jetant sans façon sur une chaise, « j'ai

» découvert le jeune homme; il était
» avec sa Tronquette, il ne voulait
» pas s'en séparer !.... Qu'ai-je fait ?...
» Je suis parvenu à trouver Bertrand,
» qui cherchait aussi sa fille à Paris;
» je l'ai mis sur les traces de nos
» jeunes gens, et Bertrand a repris
» *sa fille; par conséquent M. Adam*
» *n'est plus livré aux erreurs de la*
» séduction. Je me flatte que j'ai pro-
» prement rempli vos intentions. Je n'ai
» point ménagé mes pas et mon re-
» pos; mais quand on a été bien élevé
» on tient à prouver qu'on sait faire
» autre chose que garder une porte.»

M. Adrien est enchanté; il prend la main du concierge : « C'est bien,
» Rongin, c'est très-bien; je n'attendais
» pas moins de vous. Ainsi mon fils
» n'est plus avec la fille du meunier?

«— Non, monsieur, puisque Bertrand
» a ramené sa fille. Par exemple, je
» vous prierai de ne pas dire à M. Adam
» que c'est moi qui ai conduit toute
» cette affaire; il m'en voudrait, et
» comme il est très-vif... — Soyez tran-
» quille, mon ami... Ah ! je suis d'une
» joie... Que mon frère vienne mainte-
» nant,... nous verrons. Il paraît que
» son Edmond est toujours avec la
» petite couturière, car ma belle-sœur
» est fort triste. Vous n'avez pas eu
« de nouvelles d'Edmond à Paris? —
» J'avais bien assez à faire de courir
» après M. Adam. — C'est juste. Ron-
» gin, vous recevrez cinquante francs
» de gratification. — Monsieur, je les
» accepte parce que je m'en crois
» digne. — Quant à mon fils, j'allais
» lui envoyer deux mille francs; il en

» recevra quatre mille... Je veux qu'il » s'amuse. — Si monsieur désire que je » retourne porter cette somme à son fils? » —C'est inutile maintenant; du moment » qu'Adam n'est plus avec sa paysanne, » je suis tranquille; vous l'avez laissé » dans le bon chemin, n'est-ce pas, » Rongin ? — *Ma foi, monsieur, je l'ai* » *laissé sur les boulevarts...* —D'ailleurs, » incessamment Tourterelle ira à Paris.» Et M. Adrien, très-satisfait de son fils, lui envoie sur-le-champ une lettre de change de quatre mille francs, avec cette courte missive :

« Tu dépenses ton argent un peu vite; » mais tu as quitté la fille du meu- » nier; je suis content de toi. Ménage » ma caisse; mais lance-toi dans la belle » société... Je suis certain que ton char-

» mant naturel t'y fera obtenir de grands
» succès.

» Ton père, ADRIEN. »

Cette lettre est envoyée à la poste de Gisors, et elle part pour Paris avec celle que M. Rémonville le jeune a écrite à son fils.

Edmond avait brusquement quitté la café après la sortie de Bertrand; mademoiselle Agathe, déjà très-mécontente de se trouver dans la compagnie de Tronquette et de madame Phanor, n'avait pas voulu retourner près d'Adam. Mademoiselle Agathe avait aussi ses volontés, et elle exigeait que son amant s'y soumît, Edmond cédait à sa maîtresse; mais il commençait à trouver qu'elle n'avait pas toujours raison.

Le lendemain de la scène au café, on reçoit de Gisors la réponse si impatiemment attendue. Edmond tremble en reconnaissant l'écriture de son père; il tremble plus fort en brisant le cachet. Enfin la lettre est ouverte, le billet de banque s'en échappe, Agathe le ramasse, en sautant de joie, et s'écrie : « Tu vois bien que tes parens te » pardonnent ! »

Edmond ne l'espérait pas; la vue du billet de mille francs dilate son cœur, et il lit avec confiance la lettre de son père. En lisant, sa physionomie se rembrunit; il passe la lettre à Agathe, en disant : « Tiens... je n'y conçois » rien... »

Agathe lit à son tour; Edmond n'avait pas aperçu les quatre mots ajoutés par sa mère; la jeune fille les lui montre,

et Edmond comprend d'où vient l'argent ; mais son père est toujours irrité. « Qu'est-ce que cela fait? » dit Agathe, « si ta mère te pardonne, et si elle t'en- » voie ce que ton père te refuse, cela » revient au même. »

Edmond n'est pas de cet avis ; mais Agathe le caresse, l'embrasse ; elle lui persuade que son père ne tardera pas aussi à pardonner, et Edmond recouvre sa gaîté ; car Agathe est redevenue aimable, tendre, agaçante, et c'est un billet de mille francs qui a produit tout cela ! Le vil métal est donc maintenant nécessaire au bonheur des deux amans : l'amour ne leur suffit plus : quand on veut n'exister que pour l'amour, c'est au fond d'une campagne, et non pas à Paris qu'il faut aller demeurer; et dans cette campagne, quoi-

que l'on ait un champ, des poules et une vache, il faudra pourtant encore quelques écus !..... Quel ennui de ne point trouver un pays où l'on puisse vivre sans argent ! cela conviendrait à tant de monde !

Edmond regarde le billet de mille francs : « Avec cela, dit-il, je sais main- » tenant qu'on *ne va pas loin*.... Nous » devrions prendre un logement plus mo- » deste, réformer notre dépense... éco- » nomiser... »

Agathe rit, et embrasse de nouveau son amant : « Pourquoi t'inquiéter » d'avance ?... Cet argent dépensé, tu » écriras à tes parens.... Ton père ne » sera plus en colère.... Est-ce que tu » veux que nous vivions comme des » ermites ?... »

Mademoiselle Agathe sait si bien s'y

prendre, qu'Edmond fait tout ce qu'elle veut ; les projets d'économie sont oubliés, et on dépense lestement l'argent que la bonne maman a glissé dans la lettre.

Cependant, Edmond juge convenable d'aller faire une visite à M. Grandpré, cet ami de son père, dont il a l'adresse ; il pense qu'il voudra bien intercéder pour lui près de M. Rémonville.

M. Grandpré, homme âgé et sévère, reçoit froidement Edmond. Il lui fait une longue morale, l'engage à retourner bien vite chez ses parens ; et le jeune homme sort de chez M. Grandpré, en se promettant de n'y plus retourner.

Dans le petit hôtel garni de la rue d'Angoulême, on a reçu aussi la réponse de M. Adrien. Ne pouvant pas déchiffrer l'écriture de son père, Adam

porte la lettre à madame Phanor, en lui disant : « Tenez, tendre amie, voici » une réponse de mon cher père.... » Faites-moi le plaisir de me la lire, car » il a une écriture si mignonne, si serrée, » que je ne pourrais pas la déchiffrer. »

Madame Phanor brise le cachet ; elle commence par lire la lettre de change, puis elle court se jeter dans les bras d'Adam : « Que ton père est aimable !... » Il t'envoie quatre mille francs payables » à vue.... Ah ! il est vrai que je lui » avais écrit une bien jolie épître pour » toi !

— » Quatre mille francs !... ce n'est » pas trop !... — Ah ! mon ami, c'est » bien gentil.... Ne fais donc pas le cruel » comme ça avec ton père, je veux » qu'on respecte ses parens !... Je le » veux. — Parbleu, mon père est riche,

» j'étais bien tranquille !... Quand j'au-
» rai dépensé cela, je lui en deman-
» derai d'autre, et toujours comme ça...
» je n'aurai qu'à demander. — Tu
» n'auras qu'à demander.... Ah ! cher
» ami,..... quelle existence voluptueuse
» nous allons mener ! Embrasse-moi en-
» core, embrasse-moi toujours !.....—
» Oui, mais voyons donc un peu ce
» que papa m'écrit... — Ah ! c'est juste...
» mais je veux que tu ôtes ton cha-
» peau, et que tu écoutes la lettre de
» ton père, la tête découverte... —
» Qu'est-ce que c'est que cette bêtise-
» là ? — Ce ne sont point des bêtises...
» quand on a un père qui nous envoie
» des quatre mille francs à vue, dès
» qu'on les lui demande, on doit le ré-
» vérer.... Je suis comme ça, moi, folâ-
» tre, mais sensible.... Ote ton chapeau,

» cher ami. Je commence : *Tu dé-*
» *penses ton argent trop....* Hum !...
» hum !.... hum !...

— » Qu'est que ça veut dire : *Hum !*
» *hum ?...* — Tu as raison, ton père a
» une bien vilaine écriture.... Remets
» ton chapeau, cher ami ; j'ai peur que
» tu ne t'enrhumes. *Tu dépenses !.. hum !..*
» *hum !..*

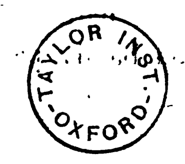
— » Ah ça, est-ce qu'il n'y a que des
» *hum !.. hum !..* dans la lettre de papa ?
» — Attends donc... Ah ! il est très-con-
» tent que tu aies quitté la fille du
» meunier... il te donnera sa malédic-
» tion si jamais tu la reprends. — Bath !
» Il y a cela ?.. — Oui, sans doute ; du
» reste, il t'engage à ne point ménager
» sa caisse... et à continuer de fréquen-
» la société... que tu vois en ce moment...
» et avec laquelle il se dit ton père.

— « Tu vois, mon cher ami, » reprend madame Phanor après avoir fait des boulettes de la lettre qu'elle vient de lire, « que ton père lui-même cimente » notre liaison, et t'engage à ne pas la » rompre. — Je vois qu'il m'envoie de » l'argent, et me dit de ne point le mé- » nager ; par conséquent, rions, man- » geons, buvons et amusons-nous !... — » C'est ça même, mon petit, tu me » prêteras cinq cents francs, n'est-ce » pas ? — Tout ce que tu voudras !... — » C'est pour payer une dette d'honneur... » chez une marchande à la toilette. Je » te rendrai cela dès que j'aurai touché » des fonds de Normandie... — Eh ! mon » Dieu, que m'importe !... J'en ai, tu » n'en as pas, je t'en prête, je t'en » donne !... tu m'en donneras une autre » fois !... — Ah ! mon ami, ton père a

» bien raison, tu as un charmant na-
» turel ! »

Adam va toucher la lettre de change de quatre mille francs; madame Phanor l'accompagne, parce qu'elle craint qu'on ne lui donne pas bien son compte, et elle n'oublie pas de prendre les cinq cents francs qu'elle se fait prêter. Ensuite, on ne songe plus qu'à se livrer au plaisir: avec Adam, il faut sans cesse en chercher de nouveaux, car l'homme qui ne sait que s'amuser finit par devenir très-difficile à amuser. Mais madame Phanor fait en sorte qu'il n'ait pas un moment à lui. Elle tâche surtout qu'il ne la quitte pas, et ne se trouve point avec d'autres femmes, car elle s'est aperçue que la constance n'est pas la vertu de l'homme de la nature. Elle étourdit Adam par son babil, par ses

caresses, par ses élans de sentimens; elle lui jure, nuit et jour, qu'elle l'adore; qu'elle se tuera s'il la quitte, et Adam n'ose pas la quitter; il dépense lestement son argent avec elle, si bien qu'au bout de six semaines madame Phanor est obligée d'écrire une nouvelle épître à M. Adrien, parce qu'il ne reste plus rien des quatre mille francs qu'il a envoyés.



CHAPITRE II.

Tous les deux sur la même route.

Le billet de mille francs n'a pas mené loin Edmond et sa maîtresse; Agathe est devenue très-coquette, depuis qu'elle est à Paris; il lui fait toujours un cha-

peau frais, une robe à la mode; ce n'est plus cette jeune fille mise modestement, travaillant contre sa fenêtre, et n'ôtant que rarement les yeux de dessus son ouvrage; ou plutôt c'est toujours elle, mais dans une autre situation. Pour savoir si une femme n'est pas coquette, il faut l'avoir vu résister aux séductions; nous admirons quelquefois la conduite d'une personne, sans réfléchir que cette personne n'a pas eu occasion de se conduire autrement; alors, où est donc le mérite, où est la vertu? Chez celles qui, étant en position de satisfaire leurs passions, n'y ont jamais cédé; mais trouvez-moi beaucoup de ces personnes-là!

Edmond a écrit une nouvelle lettre à ses parens; il a peint son embarras, mais il ne parle pas de retourner auprès d'eux, et on ne lui fait pas de

réponse. Edmond redevient triste, inquiet; Agathe est toujours coquette, mais elle est moins caressante, moins aimante, et elle ne dit plus à Edmond: Tu m'épouseras, n'est-ce pas? Pauvre amour que celui qui s'envole avec l'argent!... C'est dans le malheur que deux cœurs *bien épris se rapprochent; ceux qui s'éloignent alors ne se sont jamais bien entendus!*

Edmond pense à utiliser ses talens, à gagner de l'argent par lui-même; mais penser à une chose n'est pas encore la faire. Il espère que son père lui pardonnera, et il attend chaque jour de ses nouvelles.

En se promenant un matin seul, dans Paris, Edmond se sent frapper sur l'épaule. C'est Adam qui est près de lui. Adam, vêtu avec la plus grande élé-

gance, mais portant tout cela avec sa bonhomie ordinaire; il donne le bras à un petit maître, de bonne tournure; joli garçon, dont la physionomie a une expression d'amabilité forcée, et dont les yeux ne se fixent jamais sur ceux de la personne à laquelle il parle.

— « Eh! où diable vas-tu comme cela, » en ne regardant qu'à tes pieds? » dit Adam en arrêtant son cousin.

— « Ah! c'est toi Adam... — Ce cher » Edmond! Nous ne nous sommes pas » vus depuis ce jour où Bertrand est venu » chercher sa fille dans le café... Te rap- » pelles-tu... cette pauvre Tronquette! » comme elle pleurait... — Oui... l'as- » tu bien regrettée?..—Moi... Ah! mon » Dieu pas du tout... Je me suis consolé » tout de suite... le même soir, avec ma » voisine... Tu sais bien, cette grande que

» je tenais du bras droit... et qui m'adore
» à présent... qui veut se tuer si je la
» quitte... Elle commence à m'aimer
» trop aussi, celle-là; ça m'ennuie... Tu
» sais que je suis pour le naturel, et
» Montgry dit que le changement est
» dans la nature. Ah! à *propos*, tu ne
» *connais pas Montgry*... c'est monsieur,
» mon ami intime; il y a quatre jours
» que je le connais; nous avons fait con-
» naissance dans un café, et déjà nous
» ne pouvons plus nous quitter. Ça fait
» joliment bisquer Phanor. Phanor, c'est
» ma grande. Je suis heureux, moi, tout
» le monde m'aime; les femmes veulent
» être mes maîtresses, les hommes mes
» amis. Es-tu comme moi, Edmond?..

— » Non, je ne suis pas aussi heureux
» que toi, » répond Edmond en soupirant. — « En effet, tu as l'air triste...

» Conte-moi tes chagrins; tu sais que
» je suis ton ami, quoique nous nous
» soyons battu quelquefois... Mais ça ne
» fait rien, au contraire, on s'en aime
» mieux après. Parbleu, avec Phanor,
» nous avons déjà eu quelques petites
» disputes qui ont fini par des chique-
» naudes un peu sèches; mais aussi elle
» veut toujours être avec moi, pour
» m'amuser comme faisait Tronquette.
» Je ne peux pas souffrir m'amuser de
» force. Vive la liberté!... n'est-ce pas,
» Montgry?

— » C'est dans la nature! » répond le petit maître en souriant d'un air fort gracieux.

— « Ton père t'envoie donc toujours
» de l'argent? », dit Edmond. — « Mon
» père!. Ah! je crois bien! je n'ai qu'à lui
» écrire... c'est à-dire lui faire écrire par

» Phanor, et je reçois tout de suite ce » que je veux. Quand je dis tout de » suite, je me trompe; sa dernière ré» ponse a un peu tardé, je ne sais pour» quoi. — Et il ne te gronde pas de rester » ici? — Au contraire... ses lettres sont » pleines *de choses aimables*; il m'en» *gage* à *continuer* le même genre de » vie, à ne pas me gêner pour faire » *danser* ses écus. C'est Phanor qui me » lit tout ça, car je ne peux pas lire » l'écriture de papa. Et ton père en fait» il autant?

— » Non, il ne veut pas me pardonner » d'avoir enlevé Agathe; il ne me répond » plus... — Pauvre garçon! tu n'as peut» être plus d'argent... et tu ne le dis pas... » Attends, attends, je vais t'en donner » moi... il n'y a que dix jours que j'ai » touché le dernier envoi du papa, ce

» qui fait que je suis encore riche; j'ai
» ça sur moi, dans mon portefeuille;
» c'est Montgry qui m'a donné l'idée
» d'avoir toujours ma fortune dans ma
» poche; il dit que dans les hôtels à
» Paris, on peut être volé... et puis c'est
» plus commode... J'ai encore trois mille
» cinq cents francs... veux-tu mille
» francs, en veux-tu deux mille?—Mon
» cher Adam, je te remercie... mais je
» craindrais de te gêner...—Ça ne peut
» pas me gêner, puisque dès que je n'en
» aurai plus, Phanor écrira, en deman-
» dera, on m'en renverra... et voilà! ça
» va tout seul... Et puis, pour les
» momens où les réponses du papa
» seront en retard, Montgry vient de me
» dire qu'il connaît un brave homme qui
» se fait un plaisir d'obliger les jeunes
» gens, de leur prêter de l'argent... c'est

» très-aimable ça... Je te ferai faire sa » connaissance, ça te sera commode. En » attendant, combien veux-tu? — Eh! » bien... si tu peux me prêter mille » francs, je te promets de te les rendre » dès que mes parens... — Eh! c'est bon... » puisque je te dis que je n'en ai pas » besoin. Tiens, voilà... en veux-tu da- » vantage?... — Non... Oh! c'est bien » assez.

— » N'oublions pas que nos amis » nous attendent au Palais-Royal, » dit M. Mongry en tirant Adam par le bras.

— « Ah! c'est vrai... nos amis avec » qui tu vas me faire faire connaissance » en dînant... Car je ne les connais pas » encore, moi. Ce qui me plaît à Paris, » c'est que les hommes sont bons en- » fans... on se lie tout de suite. Veux-tu

» venir dîner avec nous, Edmond? —
» Je ne le puis... Agathe m'attend... —
» Phanor m'attend aussi; mais je ne
» me gêne plus. Montgry dit que c'est
» une duperie de se gêner pour une
» maîtresse. Adieu, Edmond. — Ah! et
» ton adresse... que je puisse aller te
» rendre... quand mon père... — Je ne
» suis plus rue d'Angoulême, ce n'était
» pas assez beau; je loge rue Saint-Ho-
» noré; tiens, voilà mon adresse; c'est
» un autre genre, là; on n'a pas besoin
» de sonner deux fois pour être servi...
» C'est Montgry qui m'a fait changer de
» logement. Adieu... Viens me voir. »

Adam s'éloigne, entraîné par le beau monsieur, qui semble avoir hâte de séparer les deux cousins, et qui a paru éprouver une contraction nerveuse en voyant le billet de banque passer du

portefeuille d'Adam dans les mains d'Edmond. Ce dernier retourne plus gaîment près de son Agathe; il lui montre ce que son cousin lui a prêté, et Agathe revient un peu de la mauvaise opinion qu'elle avait conçue d'Adam, depuis la scène du café.

Edmond paie quelques dettes qu'il a contractées dans son hôtel; mais malgré les instances d'Agathe il ne veut plus y rester. Il loue un petit appartement bien modeste dans le Marais, achète, en meubles fort simples, ce qui leur est strictement nécessaire, et conduit sa maîtresse dans ce nouveau logement.

Agathe fait la moue en entrant dans le petit logement, où elle cherche en vain les belles glaces, les riches draperies de l'hôtel qu'elle vient de quitter.

Elle se jette sur une chaise et se met à pleurer.

Edmond est ému de la douleur d'Agathe; mais il sent qu'il a eu raison de quitter l'hôtel où il fallait vivre en seigneur. Il s'approche de sa maîtresse et lui dit tendrement : « Pourquoi pleures-» tu? — Parce que c'est bien cruel, après » avoir habité un beau logement, de » venir dans une chambre comme celle-» ci. — Nous n'avons pas qu'une cham-» bre, nous en avons deux... et un ca-» binet... — Ah! oui... c'est superbe... » Et c'est au moment où votre cousin » vient de vous prêter de l'argent... Je » ne conçois pas cela... — Moi, je ne » veux pas être encore obligé de lui en » emprunter... — Pourquoi donc? puis-» qu'il ne demande qu'à vous obliger. » — Je ne me sens pas fait pour vivre

» aux dépens d'un autre. Si mon père
» ne m'envoie rien, j'espère bien tra-
» vailler pour m'acquitter... — Ah! Dieu
» que c'est vilain ici!... — Mais, Agathe...
» qu'importe le logement... quand on
» s'aime bien!... Notre seul désir était
» d'être ensemble : n'y serons-nous pas
» ici? — Ah! c'est égal, moi je trouve
» qu'on *s'aime mieux dans* un riche
» appartement. »

Edmond ne répond rien; il s'éloigne tristement d'Agathe, qui s'écrie au bout d'un moment : « Comment se fait-il que
» votre cousin soit si heureux, qu'il ait
» de l'argent tant qu'il en veut, et que
» nous soyons toujours gênés, nous? —
» C'est que le père d'Adam trouve bon
» que son fils soit venu à Paris? — A la
» bonne heure, c'est un bon père cela!...
» Mais le vôtre... Ah!... — Agathe!... —

» Eh bien, après! quand vous me regar-
» derez, vous ne m'empêcherez pas de
» dire que votre père est très-méchant,
» et qu'il n'a pas le sens commun. »

Edmond se tait, mais il soupire. Il commence peut-être à trouver au contraire que son père avait plus raison que lui.

— « Qui est-ce qui nous fera à dîner
» ici? » reprend Agathe. — « Mais... per-
» sonne... est-ce que tu ne pourras pas...
» toi-même... puisque tu n'as rien à
» faire... — Moi, faire la cuisine... Ah!
» bien il est joli celui-là... Vous verrez
» que je me serai fait enlever pour faire
» la cuisine! comme ce serait amusant...
» et chez ma tante je ne la faisais pas :
» n'y comptez pas, j'aimerais mieux me
» laisser mourir de faim!... »

Edmond va s'asseoir dans un coin de

l'appartement ; et pendant le reste de la journée les amans ne se parlent plus.

Mais un amant qui n'a pas vingt ans ne boude pas long-temps sa maîtresse. Edmond, qui ne veut pas laisser Agathe mourir de faim, va lui prendre le bras, et l'emmène dîner chez un restaurateur. Là, les amans font la paix, car Agathe est très-gourmande, et Edmond *lui rend son amabilité en lui* faisant manger des friandises et boire du champagne.

« Tu conviendras, mon bon ami, » dit Agathe, « qu'il vaut bien mieux dî-
» ner ici que chez soi ; d'abord on n'a
» pas d'embarras, ensuite c'est meil-
» leur... — Oui... mais... le prix... —
» Nous économisons sur le logement...
» n'est-ce pas suffisant?... D'ailleurs
» puisque tu veux travailler, toi, qui

» as mille talens, qui sais dessiner,...
» toucher du piano, jouer du violon;
» certainement, quand tu le voudras, tu
» gagneras beaucoup d'argent. A Paris,
» on dit que les gens à talens font tout
» de suite fortune... — Tu crois? Au
» fait, j'ai peut-être tort de m'inquiéter.
» Dès demain je m'occuperai sérieuse-
» ment de trouver des élèves ou une
» place dans quelque administration...
» — Mais tu auras soin de dire que tu
» veux une belle place et de très-forts
» appointemens. Quand on demande,
» vois-tu, il faut tout de suite demander
» ce qu'il y a de mieux; et quand ton
» père verra que tu n'as plus besoin de
» lui, je suis sûr qu'il te pardonnera »

Tranquillisé par cet espoir, Edmond demande encore du champagne, et, en attendant qu'on ait une belle place

et qu'on gagne beaucoup d'argent, on fait sauter les écus du cousin, et avant de tenir ce qu'on espère on dépense ce qu'on tient; mais dans la vie le présent et l'avenir se font toujours mutuellement du tort.

Quelques jours après, Edmond va trouver son propriétaire, homme qui lui a paru répandu dans le beau monde; il lui fait part de son désir de trouver un emploi ou d'utiliser ses talens.

— « Vous êtes bien jeune, » lui dit-on, et on sourit quand il ajoute qu'il veut avoir de très-forts appointemens. Cependant on lui promet de penser à lui. En attendant l'effet de cette promesse, la somme que le cousin a prêtée diminue chaque jour; mademoiselle Agathe ne veut rien réformer dans ses plaisirs, et lorsque Edmond

veut faire quelque représentation, elle lui ferme la bouche en lui disant : « Ne » sois pas inquiet, on pense à toi. »

Enfin, le propriétaire d'Edmond le fait demander. Celui-ci se hâte de se rendre près de lui, persuadé qu'on lui a trouvé un emploi très-lucratif.

— « Monsieur, » lui dit son propriétaire, « j'ai plusieurs fois parlé de vous; » mais les places sont difficiles à ob» tenir. Jusqu'à présent je n'avais rien » trouvé; aujourd'hui cependant j'ai » quelque chose à vous offrir : mon » épicier vient de régler un compte » avec moi. C'est un fort gros épicier, » quoiqu'il vende en détail; il fait de » très-bonnes affaires; il vient de me » dire qu'il avait besoin de quelqu'un » pour mettre ses livres en ordre... » pour les tenir... — Quoi, monsieur,

» vous m'offrez une place chez un » épicier! » dit Edmond en rougissant de dépit. — « Vous ne seriez point » dans la boutique, M. Edmond, vous » seriez dans une chambre à part; c'est » pour tenir les livres; tenez, voici son » adresse... Il donnera, m'a-t-il dit, six » cents francs d'appointement. — *Six* » cents francs... par mois? — Non » monsieur, non, six cents francs par » an. — Je vous remercie, monsieur, » mais cela ne me convient pas. »

Edmond revient de très-mauvaise humeur près d'Agathe, il lui fait part de ce qu'on vient de lui proposer.

— « Six cents francs par an! » dit Agathe, « combien cela fait-il par mois? » — Cinquante francs. — Ah! quelle » horreur!.. nous dépensons quelque- » fois cela dans une journée. J'espère

» que tu as refusé? — Sans doute, » mais avec tout cela, nous n'avons » plus d'argent... — Plus du tout?... » — A peu près! — Va trouver ton » cousin, tu sais son adresse... — Pour » lui emprunter de l'argent, et ne pas » le lui rendre... Oh! non... — Je ne » te dis pas que tu lui emprunteras; mais » il voit plus de monde que nous, il » pourra te faire faire quelque bonne » connaissance... Ne t'a-t-il pas dit qu'il » connaissait un monsieur qui aimait » à obliger les jeunes gens? — Non, je » ne veux pas aller voir Adam sans » lui rendre ce que je lui dois... — » Que vous êtes entêté... — Pas assez » quelquefois. — Qu'est-ce que cela » veut dire, monsieur? »

Edmond ne répond rien. Agathe pleure, on se boude pendant le reste

de la journée. Le lendemain, on se boude encore, et il n'y a plus moyen d'aller faire la paix en buvant du champagne. On commence à éprouver mille privations, Agathe pleure plus fort; Edmond se rapproche d'elle, il veut lui prendre la main, elle la retire vivement.

— « N'est-ce *donc pas* assez d'être » pauvre!.. *faut*-il encore ne plus » s'aimer! » dit tristement Edmond. — « Si vous m'aimiez, vous feriez ce que » je vous dis... Vous iriez chez votre » cousin. — Mais, Agathe, doit-on em» prunter quand on ne sait pas com» ment on rendra? — Mais, mais.... » c'est bien vilain de vouloir rester dans » l'embarras quand on pourrait en sor» tir... C'est surtout affreux de ne pas » faire mes volontés dans ce moment-

» ci où... — Où... Quoi donc, Agathe?
» — Où vous devriez voler au devant
» de mes moindres désirs...... parce
» que la moindre contrariété peut me
» faire beaucoup de mal. — Du mal...
» Comment? — Sans doute... dans l'état
» où je suis... — L'état où tu es?... —
» Eh oui! Monsieur... mon Dieu, vous
» ne comprenez rien... Eh bien... je suis
» enceinte, monsieur. — Tu es enceinte!
» il se pourrait!... »

Et Edmond se met à sauter, à danser; il prend Agathe dans ses bras, la presse, l'embrasse; l'idée d'être père lui tourne la tête. Bientôt cependant cette grande joie se calme; la réflexion est venue... Le présent n'est pas couleur de rose, et l'avenir... mais Agathe le regarde tendrement, et lui dit : « Iras-tu chez
» ton cousin? — Oh! tout de suite. »

répond Edmond, qui craint de fâcher encore sa maîtresse. Il embrasse Agathe et sort précipitamment.

Edmond a l'adresse d'Adam; il n'est pas dix heures du matin, il espère le trouver. Arrivé à l'hôtel de la rue Saint-Honoré, il demande M. Adam Rémonville. « Il » ne loge plus ici, » dit le concierge; « voici l'*adresse où il a prié qu'on lui* » *envoyât ses lettres.*

— » Mon cousin change bien souvent de » demeure, » se dit Edmond en se rendant rue de Rivoli. Arrivé à un hôtel magnifique, il entre dans une cour spacieuse, où des laquais brossent des habits, sellent des chevaux, ou préparent d'élégans tilbury : — « Mon cousin est plus » heureux que moi, » se dit Edmond, « il augmente ses dépenses, lorsque je » suis forcé de diminuer les miennes! »

Edmond demande M. Adam Rémonville; on lui indique un appartement au premier. Il monte un escalier frotté, ciré, et dont le milieu est recouvert d'un tapis. La clef est sur la porte, Edmond pénètre dans une belle anti-chambre; il n'y trouve qu'un petit jockey, qui dort sur une chaise.

— « Adam a pris un jockey, » se dit Edmond, « et moi je cherche une place !..
» Oui, mais moi je serai père... Agathe
» me donnera un gage de notre amour..!
» Mais cet enfant... comment l'élever...
» le nourrir... »

Ces réflexions ont arrêté le jeune homme dans l'anti-chambre, il est tiré de ses pensées par des éclats de voix et un bruit violent qui ressemble à quelques meubles qui se brisent.

«—Il paraît que mon cousin est éveillé,

se dit-il, « entrons. » Il traverse un joli salon, et arrive dans une chambre à coucher où il trouve madame Phanor, les cheveux en désordre, le teint animé, se promenant d'un air furibond, au milieu de la chambre, sur les débris d'un *lavabo* et d'un *somno* tandis qu'Adam, encore couché, siffle tranquillement *l'air : O ma tendre musette !*

« Ah! c'est Edmond! ce cher Edmond!» dit Adam, en se mettant sur son séant. « Ma foi, cousin, tu arrives à propos;
» Phanor me faisait une scène... Tiens,
» regarde,... elle a déjà cassé tout cela;
» tu seras peut-être plus heureux que
» moi, tu la feras se taire.

— » Personne ne me fera taire quand
» j'ai à parler, et que j'ai des motifs lé-
» gitimes de courroux, » s'écrie madame

Phanor en continuant de marcher avec agitation dans la chambre. « Au reste,
» je ne suis pas fâchée que votre cou-
» sin soit là... Il sera juge entre nous...
» J'estime votre cousin, je le révère;
» ce n'est pas comme ce polisson de Mont-
» gry, un escroc, un impertinent qui
» vous a détaché de moi, parce qu'il
» craint que je ne m'oppose à ses ma-
» nœuvres !...

— » Ce n'est ni Montgry ni d'autres
» qui m'ont détaché de toi, ma chère
» Phanor !

— » Alors, pourquoi m'as-tu quitté,
» monstre !... Monstre que j'adorais !...
» que j'adore encore... que j'adorerai
» toujours,... car c'est plus fort que moi...
» Hi, hi, hi... Ah ! dieu !... que c'est
» bête... aimer encore un homme qui
» vous abandonne,... qui vous bat,...

»qui vous est infidèle... J'étais venue
»ici dans l'intention de le tuer et de me
»tuer après... Oui, monsieur... Tenez,
»voyez plutôt ce canif que j'avais ca-
»ché dans ma manche... Va !... horrible
»canif, je te foule aux pieds... Non !
»quand je vois cet homme-là, je ne
»puis plus conserver d'idées barbares...
»Je deviens tout sentiment... *Tu as
»beau faire, perfide ! je t'aimerai tou-
»jours*, va !... Hi, hi, hi !... Cochon
»d'amour !... Que je m'en veux !... C'est
»égal, il faut que je t'embrasse, il le
»faut !... »

Et madame Phanor court au lit d'Adam ; elle prend l'homme de la nature par la tête, l'embrasse à plusieurs reprises avec des mouvemens frénétiques, puis s'écrie : « Pourquoi as-tu
» quitté l'hôtel où nous étions ensemble?

»Pourquoi es-tu venu te loger ici sans »moi et à mon insu?

— » Parce que tu m'ennuyais toute la »journée, et qu'il est inutile que nous »restions ensemble, puisque je ne t'aime »plus.

— » Ah ! tu ne m'aimes plus ! Ah ! je »t'ennuyais... Tiens, vilain grossier,... »attrape çà ;... c'est pour t'apprendre à »dire de ces choses-là au nez d'une »femme. »

Madame Phanor a donné une vigoureuse paire de soufflets à Adam ; celui-ci, furieux à son tour, saute en bas du lit et poursuit la grande femme dans la chambre; mais Edmond l'arrête et se jette entre eux.

—» Sans mon cousin, je vous donne»rais votre danse,» dit Adam; « mais fichez-»moi le camp et que je ne vous revoie plus.

—» Eh ben! oui, je m'en vas, » répond madame Phanor, en mettant à la hâte son chapeau. « Oui, je te quitte, scé-»lérat. Mais avant, je suis bien aise »de te dire que ton père t'écrivait tout »le contraire de ce que je te lisais; »qu'il est fort mécontent de toi, et »qu'il ne veut plus t'envoyer d'argent. »*A présent, sois aimable*, si tu peux... »Va à cheval, donne à dîner à ton Mont-»gry... Ça ne durera pas long-temps;... »je ne suis plus là pour écrire des »lettres à ton père... Un jour, peut-»être, tu me regretteras :... tu te diras: »Où est-elle, la femme aimante et sen-»sible que j'ai bousculée ?... Mais tu la »chercheras en vain; je te défends de »m'approcher !... Tiens, voilà mes »adieux. »

En disant ces mots, madame Pha-

nor se retourne, lève sa robe, lâche un vent et se sauve en tirant les portes après elle.

La sortie de la grande femme a entièrement dissipé la colère d'Adam; il se jette sur son lit, en riant aux éclats.

—» C'est une bonne enfant; j'avais »vraiment de l'amitié pour elle; mais »elle était devenue trop ennuyeuse.... »elle ne me laissait pas mon maître »un moment, et tu sais que je n'aime »pas la gêne, moi .... Et puis elle me »disait du mal de Montgry; et je n'aime »pas qu'on médise de mes amis. Ce »cher Montgry, un si bon enfant,... »si gai... et qui m'a fait faire connais»sance avec des femmes si jolies,... si »bien tournées... Ah ! c'est toute autre »chose que Phanor !

— » Adam, as-tu entendu ce qu'elle t'a » dit au sujet de ton père ? il paraîtrait » qu'elle ne te lisait pas exactement » ses lettres ... — Bah ! bah !... elle a » dit cela pour m'inquiéter, mais ça » ne m'inquiète pas du tout !... Pour» quoi mon père serait-il fâché ?... Il » m'a *toujours dit : Suis tes penchans.* » Il *me semble* que je ne fais pas autre » chose... Cependant, depuis trois se» maines il est en retard ;... c'est assez » singulier...

— » Tu as peut-être besoin d'argent ?.. » et tu pensais que je t'apportais les » mille francs que je te dois ;... mais je » ne puis encore... — Ah ! tu es fou ! » Est-ce que je me rappelle si je t'ai » prêté de l'argent ? J'en ai prêté à beau» coup d'autres personnes... qui ne m'en » font jamais souvenir. — Ce qui aug-

» mente mon inquiétude, c'est que bien-
» tôt... ah ! mon cher Adam,... bientôt
» je serai père. — Bah !... Tu fais des
» enfans, toi ? — Mon Agathe est en-
» ceinte... Oh ! j'en suis bien content...
» et pourtant, je ne sais comment sortir
» d'embarras ! — Ecoute : je n'ai plus
» d'argent, c'est vrai, mais je vais en
» avoir. Montgry est allé me chercher
» son petit homme qui oblige les jeunes
» gens ;... par exemple, il se fait payer
» un peu cher pour cela; moi, je croyais
» qu'il obligeait pour rien ; mais il m'a
» dit que ce n'était pas l'usage. — Et il
» te prête de l'argent sur ta parole?..—
» Oui, sur ma parole ; et puis je signe
» quelque chose, un papier,... je ne
» sais quoi ; il m'a déjà prêté une fois
» mille écus, que je lui ai rendus avec
» l'envoi du papa. Cette fois je vais lui

» *en* demander le double, parce que » dans cet hôtel-ci Montgry m'a dit qu'il » *fallait* dépenser davantage... J'ai déjà » pris un jockey... Si tu veux, il te prê» tera aussi. — Tu crois ? — Pourquoi » pas?...Tiens ! je l'entends : je le recon» nais à son catarrhe; c'est Montgry » qui l'amène; tu pourras tout de suite » *t'entendre* avec *lui.* »

L'élégant Montgry arrivait en effet, avec un petit homme âgé, assez mesquinement vêtu ; et qu'à son extérieur on aurait cru en position de demander de l'argent plutôt que d'en prêter. En voyant Edmond, le petit-maître fait un mouvement d'humeur qui se change sur-le-champ en un salut gracieux, et le vieux bonhomme râpé salue à droite, à gauche et jusqu'à la cheminée, avec une profonde humilité.

— « Bonjour, papa Moïse, » dit Adam en s'étendant sur son lit; « vous ne » m'avez pas fait attendre, c'est bien; » j'aime les gens qui obligent vite, moi, » quand même je devrais les payer plus » cher... J'ai encore besoin de vous... » Vous savez que la dernière fois je vous » ai exactement remboursé!...

— » *Ya, mein herr*: aussi che suis tout » au service de monsié, » répond le petit homme, avec un accent qui s'accorde parfaitement avec l'air national empreint sur sa figure.

— » Le brave Moïse est trop heureux » d'obliger un homme aussi distingué » que mon ami Adam Rémonville, » dit M. Montgry en faisant des pirouettes au milieu de la chambre. « Nous sommes » mineur, c'est vrai; mais nous payons » nos dettes, et si nous ne les pouvions

» plus payer, alors cela regarderait le
» très-honoré père!..

— » Oui, ce serait alors à mon père qu'on
» s'adresserait. Oh! Montgry m'a mis au
» fait... Dis donc, Montgry: Phanor sort
» d'ici; elle m'a fait une scène... elle m'a
» même souffleté... Sans Edmond, qui
» était là, *je lui aurais rendu ses claques:*
» *mais j'aime autant ne pas l'avoir fait...*

— » Décidément, mon cher Adam,
» vous voilà un homme à la mode! » ré-
pond le petit maître: « les femmes
» raffolent de vous, elles se disputent
» votre conquête... Oh! vous irez loin!

— » Ah! tu crois que j'irai loin?.. Eh
» *bien!* alors, mon vieux Moïse, vous
» allez me prêter six mille francs. Mont-
» gry a dû vous dire que c'était cette
» somme que je voulais.

— » *Ya, mein herr*: che avais le somme

» sur moi, avec le petite reconnaissance
» que monsié aura le bonté de signer... »

En disant cela, M. Moïse tirait de son porte-feuille des billets de banque et un papier timbré. Adam prend les billets et signe sans lire ce qu'on lui présente.

— « Voilà comme j'aime à mener les
» affaires, » dit Adam en regardant les billets de banque. « C'est drôle, qu'il
» faille des chiffons de papier comme
» cela pour avoir des habits, une bonne
» table... tout ce qu'on veut... jusqu'à des
» conquêtes; car tu m'as dit qu'avec
» cela on faisait des conquêtes à Paris:
» n'est-ce pas, Montgry?

— » A Paris et partout!... C'est un
» talisman dont le pouvoir est uni-
» versel... c'est la véritable pharma-
» copée, cela guérit tous les maux...

— » Mon ami Moïse, vous allez avoir

» la complaisance de donner aussi quel-
» ques talismans à mon cousin que voilà,
» qui a des maux à guérir, et qui s'a-
» muse à faire des enfans. »

Le petit vieillard regarde Edmond, qui était resté tristement dans un coin de la chambre, et Montgry s'écrie: « Ah! ah! le cousin *emprunte* aussi de » l'argent!.. *A la bonne heure*, j'aime » cela!.. cela annonce un caractère qui » se forme... et des dispositions à faire » son chemin.

— » Je tâcherai de faire le mien avec » honneur, monsieur, » dit Edmond, « et si monsieur veut bien me prêter, » j'espère par mon travail être bientôt » à même de...

— » Laisse-nous donc tranquille avec » ton travail!.. » dit Adam en faisant une culbute sur son lit; « est-ce

» qu'on vient à Paris pour travailler?

— » Che pouvoir pas prêter sur la » trafail, » dit M. Moïse; « mais si mon» sié est le cousin de monsié Atam, et » que son père il soit riche aussi... » combien voudrait monsié?

— » Comme moi, » dit Adam; « n'est» ce pas, cousin?

— » La moitié de cette somme me » suffirait. — Si monsié veut laisser son » adresse, j'ai un correspondant à » Gisors, che écrirai, et che saurai si » che puis... — Ah! qu'on se garde bien » de dire cela à mon père! » s'écrie Edmond.

— « Non, non, monsié; soyez tran» quille.... on dira pas au père!... » Donnez le adresse... che irai vous » rendre réponse. »

Edmond donne son adresse à mon-

sieur Moïse, qui fait de nouveaux saluts à la compagnie et sort presque à reculons.

Adam veut que son cousin déjeune avec lui; mais, Edmond ne sait pas encore être long-temps éloigné d'Agathe; malgré les prières d'Adam et les plaisanteries de *Montgry, il* quitte ces messieurs, et revient à son modeste logement.

Agathe s'informe du résultat de sa démarche. En apprenant qu'il faut attendre la réponse de M. Moïse, elle s'étonne qu'Edmond n'ait pas emprunté à son cousin; mais Edmond est inflexible sur ce chapitre, et Agathe fait encore la moue.

Quatre jours s'écoulent sans qu'on ait de nouvelles du petit vieillard; la gêne des jeunes gens augmente, et avec

elle l'humeur d'Agathe et l'inquiétude d'Emond.

Le cinquième jour, de grand matin, on sonne à leur porte; c'est M. Moïse, qui, sans aucun préliminaire, se met à compter mille écus à Edmond.

— « Quoi, monsieur! » s'écrie le jeune homme, « vous voulez donc bien... vous » avec assez de confiance pour...

— » *Ya, ya*, che avais confiance puis- » que che prêtais... Combien voulez-vous » de temps pour rendre? — Mais si ce » n'était pas trop long, six mois... — Va » pour six mois .. »

Le petit homme écrit un billet et le présente à Edmond; celui-ci lit avant de signer, et s'étonne que le montant de la somme qu'il reconnaît devoir, avec les intérêts, ne se monte qu'à trois mille soixante et quinze francs; Adam lui

ayant dit que M. Moïse se faisait payer fort cher.

— « Ce n'est que cela pour l'intérêt? » dit Edmond, en regardant le juif avec surprise. — « Ya... — Mais vous prenez » plus cher à mon cousin. — Ya, mais » che avais plus de sûreté en vous. »

M. Moïse est parti, laissant les jeunes gens fort étonnés de son procédé; mais l'étonnement fait place à la joie. La bonne humeur est revenue, et avec elle cet amour qui ne séjourne qu'au sein des plaisirs et de la bonne chère; amour beaucoup plus commun que celui qui brave les privations et l'adversité.

———

CHAPITRE III.

Séjour de Tourterelle à Paris.

M. Adrien commençait à trouver que son fils dépensait son argent beaucoup trop vite; en neuf mois de temps, il lui avait envoyé dix mille francs, et une

nouvelle lettre venait d'arriver avec des demandes d'argent. C'était à cette dernière épître qu'il n'avait pas répondu, et c'est ce qui avait nécessité le second emprunt d'Adam au respectable M. Moïse, qui obligeait l'homme de la nature moyennant soixante pour cent d'intérêt, tandis qu'il ne prenait *que cinq* à *Edmond. Mais* nous connaîtrons sans doute le motif de cette différence dans sa conduite avec les deux cousins.

M. Adrien ne veut pas laisser paraître l'humeur qu'il a contre son fils; il ne montre plus à sa femme les lettres qui viennent de Paris, et quand il voit son frère, il feint d'être très-content de la conduite qu'Adam mène dans la capitale : « C'est un gaillard qui voit le » beau monde, » dit-il : « cela coûte un » peu !... mais il faut que jeunesse se

» passe... Je laisse agir la nature. Quant » à la fille du meunier !... oh ! il y a » long-temps qu'on n'y pense plus. »

M. Rémonville, qui a toujours l'air soucieux depuis l'absence de son fils, et qui a fait deux fois le voyage de Paris, d'où il n'est pas revenu plus satisfait, ne répond rien aux discours de son frère, ou se contente de lui dire : « Je vous fais mon compliment. Moi, » je ne suis pas content de mon fils. »

Avec l'ami Tourterelle, M. Adrien est plus franc. Le petit homme recommence à marcher, mais il boite encore un peu, et n'a pas voulu aller à Paris, de crainte de fatiguer son pied. M. Adrien, qui ne marche qu'avec le secours d'un bras et d'une canne, n'est pas en état de courir après son fils ; aussi presse-t-il chaque jour Tourterelle de se mettre en

route. Il se flatte que la présence et les conseils de son ami rendront Adam plus sage ; il voudrait surtout savoir quelle figure fait son fils dans la capitale, s'il y éclipse son cousin ; c'est un article sur lequel Rongin n'a jamais pu lui répondre.

Tourterelle après avoir soigné, tâté et frotté son pied pendant fort long-temps, se croit en état de marcher sans boiter. Il consent à se rendre à Paris. M. Adrien lui remet de nouveaux fonds pour l'élève de la nature. Le petit homme, après avoir fait de tendres adieux à Céleste, mis une casquette doublée en fourrure et pressé la main de son ami, part pour la capitale, où il se propose de s'amuser quelque temps, et de voir tout ce qu'il y a de nouveau depuis vingt-cinq ans qu'il ne l'a visitée.

Tourterelle est arrivé à Paris sur les trois heures de l'après-midi. Il prend un fiacre, et se fait conduire à l'hôtel où loge Adam. Le petit homme ne se reconnaît plus dans Paris; en descendant sous une arcade de la rue de Rivoli, il se persuade qu'il est au Palais-Royal.

Adam vient de sortir en tilbury avec Montgry, mais il doit rentrer bientôt pour changer de toilette. Le voyageur laisse son bagage, en disant qu'il va se promener autour du bassin.

En sortant de l'hôtel, Tourterelle s'aperçoit qu'il n'est pas dans un jardin; on lui fait reconnaître les Tuileries, il se décide à aller regarder les cygnes jusqu'au retour d'Adam.

Tourterelle se rend près du bassin. Après avoir regardé les cygnes une demi-heure, il retourne à l'hôtel, savoir

si le jeune homme est de retour. Pendant trois heures, le petit homme fait le même manége; mais Tourterelle est un homme qui contracte facilement des habitudes.

Il va se rendre pour la cinquième fois à l'hôtel, lorsqu'en sortant des Tuileries, un tilbury arrive sur lui avec la rapidité de l'éclair. Tourterelle veut passer... Un cabriolet vient à sa droite, un landau arrive par la rue Castiglione. Le petit homme, qui n'est plus habitué aux voitures, ne sait où se fourrer. Les cris : *gare*, *gare*, l'étourdissent; la rapidité des équipages l'effraie. Tourterelle n'est plus leste, il ne l'a même jamais été : il est atteint au côté par le tilbury qui le jette avec violence sur le pavé.

Le tilbury s'est arrêté : c'était celui qui ramenait Adam et son ami à l'hôtel.

Désolé de l'accident qu'il vient de commettre en voulant conduire un tilbury dans Paris, Adam est descendu ; il s'approche du blessé que déjà la foule entoure, et jette un cri de surprise en reconnaissant l'ami intime de son père. De son côté, Tourcterelle reconnaît le jeune homme, et lui tend la main : « Comment, c'est toi qui m'as renversé, » Adam !... Eh bien ! il y a trois heures » que je t'attendais, mon garçon. — Ah ! » M. Tourterelle, que je suis fâché !... J'ai » voulu conduire... je fais toujours des » sottises... — C'est une bonne leçon que » ça te donne ; mon ami. Aie... J'ai une » côte brisée !... »

Montgry a envoyé chercher du monde à l'hôtel ; on prend Tourterelle, on l'emporte. Adam le fait conduire dans sa chambre, et mettre dans son lit ; il

envoie chercher un des premiers médecins de la ville; l'homme de l'art annonce que M. Tourterelle a une côte fracturée, que la guérison sera longue, et nécessitera de grands soins. Adam s'écrie : « On le mettra dans du » coton si cela est nécessaire; mais » venez le voir souvent, et traitez-le » comme un pacha. »

Voilà donc Tourterelle installé dans le lit et dans la chambre d'Adam; celui-ci se fait dresser un lit dans une pièce voisine, et met tout l'hôtel sens dessus dessous, pour que le malade soit servi à la minute.

Quand ses premières douleurs sont calmées, Tourterelle fait venir Adam près de lui. Le jeune homme arrive avec son inséparable Montgry, qui témoigne au malade un profond respect.

— « Mon cher Adam, » dit Tourterelle, « j'étais envoyé à Paris par ton père...
» — Ah! à propos de mon père, je » suis bien mécontent de lui!.. — Mais » il n'est pas non plus très-content de » toi. — C'est lui qui est dans son tort... » Comment, M. Tourterelle! voilà trois » mois qu'il ne m'a point envoyé d'ar» gent... Qu'est-ce qu'il veut donc que » je fasse à Paris sans argent?.. Vous » m'en apportez, j'espère... — Oui, mon » ami, mais... — C'est fini, M. Tour» terelle; je ne suis plus fâché... je lui » pardonne... — Mais je te dis que... » — Moi, je vous dis que c'est fini... » je n'ai pas de rancune... Allons, mon » cher M. Tourterelle! guérissez-vous » bien vite, et vous vous amuserez avec » nous... N'est-ce pas, Montgry, que » nous amuserons l'ami de papa?

— » Je me ferai un devoir d'introduire » monsieur dans les meilleures réu- » nions, » dit Montgry en s'inclinant.

— « Oh ! c'est que Montgry est éton- » nant, » reprend Adam ; « il connaît tout » le monde... il me mène avec lui, on me » reçoit très-bien, on m'engage sans » cesse à dîner ; enfin, je plais partout » où je vais. Mon père a eu raison » de ne *rien me faire* apprendre, je » vous assure qu'on me trouve très-bien » comme je suis ; loin de me nuire, » Montgry dit même que mes manières » naturelles et sans art sont ce que » l'on aime surtout en moi... Oh ! » vous verrez qu'on est très-aimable » à Paris. Si j'avais jamais besoin d'ar- » gent ou de place, je suis sûr que » c'est à qui m'obligerait. On a bien » tort de médire du monde ; moi, je

» le trouve charmant, le monde !..Et les » femmes !.. Oh! les femmes... elles sont » d'une sensibilité.... d'une franchise... » d'une constance.. Je n'en ai pas en- » core trouvé une qui m'ait trompé.

— » Vraiment! » dit Tourterelle; « diable! » il me paraît que depuis vingt-cinq ans » tout est changé dans Paris! Allons, dès » que je serai guéri, vous me menerez » avec vous... J'ai emporté quelques » économies, et... — Soyez tranquille, » vous n'en serez pas embarrassé ici. »

Avec les fonds que son père lui envoie, Adam continue ses folies, mais il recommande Tourterelle aux gens de la maison. Le petit homme est parfaitement soigné; un médecin vient le voir deux fois par jour; sa blessure est parfaitement guérie : il ne lui reste que des douleurs dans les reins qui l'empêchent de se

l'empêchent de se lever. Tourterelle se dédommage de sa retraite en faisant une chère succulente ; il fait cinq repas par jour dans son lit.

Il y a un mois que Tourterelle est à Paris ; cloué dans son lit, il ne voit Adam que le matin, au déjeuner : il lui est donc assez difficile de veiller sur sa *conduite*, et de *savoir* si en effet il ne *fréquente* que la bonne ou du moins la belle société. Enfin Tourterelle se sent mieux ; il marche dans sa chambre, et ne souffre presque plus. Un matin il annonce à Adam qu'il veut sortir ; mais comme un convalescent ne peut pas aller loin, il se propose de se rendre seulement aux Tuileries.

— « Mon jockey vous donnera le bras, » dit Adam ; « moi, j'irai vous retrouver, » où serez-vous ?.. — Mais j'irai voir les

» cygnes autour du bassin. — C'est
» convenu. Nous irons vous prendre
» là, Montgry et moi, pour aller dîner
» à l'entrée des Champs-Élisées. »

Adam est parti, Tourterelle sort sur les deux heures, on lui a dit que c'était le moment où la belle compagnie se promenait aux Tuileries. Comme le petit homme craint de manquer son rendez-vous avec les jeunes gens, il se rend sur-le-champ au bassin, s'asseoit sur un banc de pierre qui est vis-à-vis, et congédie le jockey.

Cinq heures ont sonné. Tourterelle commence à se lasser de regarder nager les cygnes; il trouve que l'on dîne trop tard à Paris. Pour tuer le temps, il se décide à faire le tour du bassin; et comme, par précaution, il a emporté une flûte dans sa poche, il se propose

de la distribuer aux habitans du bassin.

Depuis quelque temps, le petit homme est livré à cette innocente occupation, lorsqu'Adam arrive, et lui prend le bras, en s'écriant : « Pourquoi » mon jockey vous a-t-il quitté?... De » loin je vous regardais marcher : vous » n'êtes pas encore solide. Allons dîner ! » *Montgry* nous attend chez le trai- » teur... Appuyez-vous sur moi, serrez- » moi le bras. »

Ces messieurs vont s'éloigner du bassin, lorsque madame Phanor se présente devant eux et les arrête. La grande femme a sur la tête un voile noir plein de trous; elle le rejette fièrement en arrière, et se place devant Adam.

— « Monsieur, il y a un temps infini que » je cherche l'occasion de vous parler.

— » Madame, j'en suis bien fâché,

» mais nous allons dîner... Monsieur
» m'attend depuis long-temps aussi, et
» je ne puis...

— » Il faut cependant que vous puis-
» siez, » reprend madame Phanor d'un ton irrité, en marchant sur la pointe des pieds d'Adam pour l'empêcher d'avancer, tandis que Tourterelle, effrayé du ton de la grande *femme*, tire tant qu'il peut son compagnon par le bras.

— « Ah ça! Phanor, est-ce que tu veux
» encore me faire une scène?.. Tu sais
» que je ne les aime pas... Prends
» garde!.. mon cousin n'est pas là pour
» me retenir.

— » Il n'est pas question de scènes,
» monsieur : je ne suis point une femme
» à scènes... j'ai trop bon genre, et je
» me respecte trop pour cela...... Oh !

» vous ne vous en irez pas et vous » m'écouterez. Monsieur, vous avez » beau le tirer par le bras; je vous dis » qu'il m'écoutera... On doit des égards » à une femme qui a eu des faiblesses » pour nous... Adam, viens faire un tour » avec moi, sous les marronniers : cinq » *minutes, et tu es libre...*

— » Non du tout, je ne vais pas sous » les marronniers : je veux aller dîner, » *nous* avons faim...

— » Oui, j'ai très-faim, » murmure Tourterelle en tirant Adam à lui. Mais madame Phanor les bloque contre le bassin, de manière qu'ils ne peuvent plus reculer; et elle retient Adam par le devant de son habit : — « Cinq minutes, je te dis... et tu ne » me revois pas avant la fin du monde... » On ne refuse pas cinq minutes à une

» femme qu'on a adorée! et tu m'as » adorée, méchant!..

— » C'est possible, mais je ne m'en » souviens pas... D'ailleurs, je n'ai rien » à te dire...—Moi, j'ai des confidences » à te faire. Viens un moment sous les » marronniers,... un seul instant.—Non, » je ne veux pas...

— » Puiqu'il vous dit qu'il ne peut » pas, madame, ... » reprend Tourterelle, en essayant encore d'emmener Adam.

— » Ha ça! est ce que cette vieille ga» nache ne nous laissera pas tranquille! » s'écrie madame Phanor en séparant brusquement Adam et Tourterelle; le petit homme a été forcé de lâcher le bras d'Adam; mais il s'avance pour le reprendre, la grande femme qui veut l'en empêcher, se jette au devant de lui,

et le repousse de toute sa force. Le pauvre Tourterelle n'était pas encore solide ; il tombe en arrière, mais derrière lui était le bassin, et c'est dans l'eau qu'il disparaît.

Tout cela s'est fait si promptement qu'Adam n'a pas eu le temps de prévenir la chute de l'ami de son père. En le voyant tomber dans l'eau, c'est d'abord sur Phanor qu'il veut satisfaire sa colère; celle-ci se sauve à travers le jardin. Adam court après elle, et pendant ce temps, Tourterelle fait la planche au milieu des cygnes, étonnés de se voir un nouveau compagnon.

Le monde s'amasse; on retire le petit homme. Adam revient; il fait, pour la seconde fois, porter Tourterelle à son hôtel. On le remet au lit, parce que le bain impromptu lui a fait une telle

frayeur, qu'il en a les sens presque tournés ; on envoie chercher le docteur, qui déclare qu'il y a fièvre, avec symptômes alarmans, et qu'on va faire une maladie.

En effet, Tourterelle est obligé de passer encore un mois au lit par suite de sa chute dans le bassin ; cette fois il ne peut pas se dédommager de sa retraite en faisant bonne chère; mais on a grand soin de lui : le docteur le visite tous les jours ; et, tous les matins, Adam vient s'informer de son état.

Le petit homme, qui a déjà perdu à Paris tout son embonpoint, voit enfin sa fièvre cesser et sa santé renaître ; il commence à se lever, à marcher dans la chambre, et se flatte d'être bientôt en état de sortir.

—« Ton père doit être mécontent que

» je ne lui aie pas encore écrit, » dit-il un matin à Adam ; « je gage qu'il croit » que je passe tout mon temps à m'a» muser.

— » A propos, » répond Adam ; « j'ai » là trois lettres pour vous. J'ai toujours » oublié de vous les donner. D'ailleurs, » *vous étiez malade*, j'ai pensé que ça » ne vous amuserait pas de lire; j'ai dans » l'idée qu'elles sont de mon père... — » Voyons, mon ami. »

Les lettres sont en effet de M. Adrien, qui gronde Tourterelle sur ce que le séjour et les plaisirs de Paris lui font *oublier* de lui donner des nouvelles de son fils.

— « Les plaisirs de Paris !.. » dit Tourterelle, en hochant la tête, « je n'en ai pas » encore beaucoup goûtés...Depuis deux » mois et demi que je suis ici, j'ai vu les

» cygnes nager et plonger,... voilà tout. —
« Oh! mais... vous voilà guéri, je veux que
» vous vous amusiez. Vous sentez-vous
» en état de sortir demain? — Ma foi!
» oui ;... je me risquerai demain ; d'ail-
» leurs M. le docteur me l'a permis! —
» Eh bien ! soyez tranquille, nous nous
» divertirons ! J'aurai un landau ; c'est
» une voiture commode, solide ; vous
» serez là-dedans comme dans votre
» lit... et je vous ferai parcourir tous
» les boulevarts. — Mais tu ne condui-
» ras pas? — Non, nous aurons un
» cocher. Je vais aller retenir tout
» cela... »

Adam va sortir ; son jockey arrive et lui remet une lettre cachetée avec de l'empois. Adam parvient à déchirer le cachet, en disant : « Je gage, mon cher » M. Tourterelle, que c'est un billet

» doux,... un billet d'amour, enfin ;
» C'est singulier ! les femmes veulent à
» toute force que je sois leur amou-
» reux... Ah ! c'est bien pis ici qu'aux
» champs...

— » Prends garde, mon garçon, prends
» garde : ... tu te livres trop aux volup-
» tés... Je te trouve bien maigri, tu n'as
» plus ta fraîcheur,... ton velouté d'au-
» trefois...

— » Vous voyez que cela ne m'em-
» pêche pas de plaire ; mais j'avoue que
» ça m'ennuie de lire des lettres ; avec
» ça, que les dames ont des écritures
» si menues... Ah ! celle-ci est de Pha-
» nor. Vous savez?... cette grande femme
» des Tuileries. — Oui, oui,... je ne
» sais que trop. — M. Tourterelle,
» vous pourrez dire à mon père que je
» fais bien des passions à Paris,... et

» sans me donner aucune peine pour » cela...

— » C'est comme moi, il y a trente » ans, mon ami; mais, lis donc ta lettre. — » Ce n'est pas la peine; je n'y réponds » jamais. — On doit toujours lire, mon » ami; c'est plus honnête, même quand » on ne veut pas répondre. »

Adam se décide à lire la lettre de madame Phanor. « Voilà la treizième fois » fois que je t'écris depuis notre ren» contre aux Tuileries...

» — Je m'en souviens, de la ren» contre! » dit Tourterelle en soupirant.

« Cette lettre sera la dernière... « (Ah! tant mieux!) « Je t'attends ce soir à » huit heures, contre le spectacle de » Franconi. Mais si tu ne viens pas à ce » dernier rendez-vous d'une femme qui

» ne se connaît plus, tu ne périras que
» de ma main.

— » Ah! mon Dieu! » dit Tourterelle, « c'est effrayant! — Elle n'a qu'à m'at-
» tendre à son rendez-vous de ce soir!...
» — Mon ami, tu devrais aller montrer
» cette lettre-là à un commissaire de
» police. — Bah! c'est pour rire! Oh!
» *je suis au fait* de tout cela maintenant...
» Montgry m'a ouvert les yeux... C'est
» assez nous occuper de ma ci-devant
» voisine; j'ai un rendez-vous avec une
» jolie blonde, qui est bien plus sédui-
» sante... — Tu en connais donc de toutes
» les couleurs, mon garçon? — Quand
» *je vous dit que* c'est une fureur...
» Allons! reposez-vous, et demain nous
» commencerons nos caravanes. »

Le jour est arrivé où Tourterelle espère enfin s'amuser à Paris. Il n'est

encore que sept heures du matin. Le petit homme dort paisiblement dans son lit, et rêve peut-être aux plaisirs qu'il compte goûter dans la journée. Il n'y a de levé dans l'hôtel que les valets, qui vont, viennent, causent et flanent, en attendant le réveil des maîtres.

Madame Phanor, qui connaît parfaitement les coutumes des hôtels garnis, entre dans celui d'Adam, en disant d'un air délibéré : « Je vais parler au jockey » de M. Rémonville. » Et la grande femme monte lestement l'escalier ; elle arrive devant l'appartement d'Adam. Suivant l'usage des hôtels, la clef est à la porte : elle entre sans faire de bruit, s'assure que le jockey n'est pas là, et pénètre à pas de loup jusqu'à la chambre à coucher, où elle croit que son perfide

couche toujours, parce qu'elle ignore qu'il a cédé son lit à Tourterelle.

Malheureusement pour celui-ci, il dormait le visage tourné vers la ruelle; un ample foulard lui cachait les yeux, et, pour entretenir une douce chaleur, il avait sa couverture jusqu'à la hauteur de son nez.

Madame *Phanor* voit que le lit est occupé; alors elle tire de dessous son châle une canne dont elle s'est munie avec intention, et frappe à tours de bras sur le dos du dormeur, en s'écriant:

— « Ah! tu ne viens pas aux rendez-» vous que je te donne... Ah! tu te fiches » de moi *tout-à-fait*!... Tiens, voilà » pour te rappeler notre amour!... »

Le petit homme, éveillé par les coups de bâton, veut appeler du secours; mais, au premier cri qu'il pousse, ma-

dame Phanor lui jette la couverture par dessus la tête, en disant :

— « Tu ne sortiras pas de là dessous » que je ne t'aie bien rossé ; et plus tu » crieras, plus je frapperai fort. »

Et la grande femme continue de faire tomber la canne sur la grosse masse qui se remue et se débat en vain sous la couverture. Ce n'est que lorsqu'elle est lasse de taper, que tout à coup elle rejette toute la couverture en arrière, en s'écriant : « Voyons la mine que tu » fais maintenant, beau Narcisse !... »

Mais au lieu d'Adam elle découvre Tourterelle, qui s'est mis en peloton, et qui est violet depuis la tête jusqu'aux pieds. A cette vue, madame Phanor laisse tomber le bâton, en s'écriant : « Encore le petit vieux !... Ah ! mon » Dieu ! qu'est-ce que j'ai fait ? »

Et la grande femme sort précipitamment de l'appartement, et s'éloigne de l'hôtel en retroussant sa robe jusqu'aux jarretières pour courir plus vite.

Tourterelle a repris ses sens; il sonne, appelle, crie; Adam accourt avec les gens de la maison. Le petit homme est couvert de meurtrissures: il ne cesse de dire: « On m'a assommé! » je suis assommé!... Je n'en reviendrai pas.

— » Qui vous a mis dans cet état? » lui dit-on. Mais le pauvre homme n'a rien vu, rien distingué; il ne peut que répéter: « On m'a assommé pendant que je dormais. »

Les projets de plaisirs font place aux médicamens; le landau est renvoyé, le

docteur rappelé, et Tourterelle est derechef cloué dans son lit.

Cette nouvelle aventure force Tourterelle à garder la chambre six semaines encore. Au bout de ce temps Adam lui dit ; « Vous voilà guéri, vous allez » pouvoir sortir ; j'espère qu'enfin je » vais vous amuser.

— » Non, mon ami, » *répond le petit* homme : « j'ai bien assez de Paris comme » cela, j'y ai passé quatre mois, et cela » me suffit. Demain, je ferai retenir ma » place à la voiture, et je partirai.

— » Vous trouvez donc que vous vous » êtes assez amusé ? — Oui, mon ami, » bien assez. J'ai vu les cygnes, ça me » suffit... Je ne veux pas voir autre chose. » Je ne suis pas heureux à Paris, et je » ne serai tranquille que quand je serai » chez moi. J'avais apporté deux mille

» francs pour m'amuser; je les rempor-
» terai : voilà tout !... — Comme vous
» voudrez... Il faut faire ses volontés; je
» ne connais que ça !... — Mais je dois
» quelque chose ici pour mon loge-
» ment ?... — Le logement ! non, puis-
» que vous avez logé dans mon appar-
» tement. — A la bonne heure : mais
» ma nourriture, et puis ce médecin,...
» et les drogues que j'ai prises... — Ah !
» oui, vous devez pour cela quelques
» misères. Ici on est très-honnête, on
» ne demande jamais tant que les gens
» ne s'en vont pas. — Comme je veux
» m'en aller, fais-moi le plaisir de me
» faire donner ma note. — Mon jockey
» va aller la demander. »

Le jockey va et revient bientôt avec la note. Tourterelle fait un bond sur son fauteuil, en la regardant.

— « Qu'est-ce que vous avez donc? » dit Adam. — « Mais c'est horriblement » cher!... Pour nourriture pendant » quatre mois, *neuf cent quarante-cinq » francs!...*

— » Ah! je dépense bien plus que cela, » moi... Il est vrai que je ne suis pas » malade.

— » Pour médicamens fournis par le » pharmacien, *quatre cent vingt-huit » francs!*

— » Il faut convenir aussi que vous en » avez terriblement pris... Vous aviez » toujours quelque tisane sur votre » table de nuit.

— » Enfin, pour visite de M. le doc- » teur, *six cents francs!...*

» Dame!.. il vous a si souvent vi- » sité, le docteur... Moi, je trouve que ce » n'est pas cher!

— » Pas cher !.. Total, *dix-neuf cent* » *soixante-et-treize francs*... A peine s'il » me restera de quoi payer ma voiture... » — Mais aussi songez que vous avez » passé quatre mois à Paris... — Mais » je n'y ai vu que les cygnes !.. »

Tourterelle est désolé, il demande une réduction. Le maître de l'hôtel lui fait dire *qu'il n'y a rien à rabattre*, et que c'est en considération de ses trois maladies successives que le docteur veut bien ne demander qu'une si modique somme. Le petit homme paie, en pleurant de désespoir d'être venu à Paris.

Le lendemain, il n'a garde de manquer la voiture; il est pressé de s'en aller. Adam lui dit, en lui faisant ses adieux : « M. Tourterelle, je n'ai plus » d'argent; vous aurez la complaisance » de dire à mon père de m'en envoyer.

» Puisqu'en quatre mois vous avez dé-
» pensé à Paris deux mille francs sans
» sortir de votre chambre, il ne doit
» pas trouver étonnant que j'en dé-
» pense quatre fois autant, moi qui
» vais dans le monde, chez les traiteurs,
» à cheval, aux spectacles, et en bonnes
» fortunes.

— » C'est juste, » dit Tourterelle; « tu
» as parfaitement raison... Je dirai à
» ton père de t'envoyer de l'argent,
» mais je ne te l'apporterai pas moi-
» même. »

Et le petit homme a repris la route
de Gisors.

CHAPITRE IV.

Qui n'est pas romanesque.

LES milles écus du juif Moïse avaient pendant quelque temps ramené les plaisirs et l'union dans la demeure d'Edmond et d'Agathe. Depuis qu'il

sait que son amie porte dans son sein un gage de leur amour, le jeune homme n'ose plus rien lui refuser; il se fait un devoir de satisfaire tous ses désirs.

Mais loin de songer à devenir plus économe, Agathe semble au contraire être chaque jour plus coquette; elle est, de plus, capricieuse, contrariante, boudeuse; la plus petite chose lui donne de l'humeur, lui agace les nerfs; le pauvre Edmond souffre, et n'ose pas se plaindre.

Comme Agathe veut chaque jour aller au spectacle, à la campagne ou chez le restaurateur, et qu'Edmond craint de lui faire du mal en la contrariant, les mille écus vont vite. Bientôt on n'aura plus rien, et l'échéance du billet approche, et monsieur Ré-

monville continue de garder le silence avec son fils.

Edmond se désespère. Mais c'est lorsqu'il est seul, c'est loin des yeux d'Agathe qu'il se livre à l'inquiétude, aux chagrins qui le dévorent : il sait qu'elle ne le consolerait pas. Voulant absolument faire quelque chose, Edmond s'est décidé à se présenter chez l'épicier qui avait besoin d'un commis pour tenir ses livres; mais il est trop tard, la place est donnée depuis longtemps.

L'amour n'habite plus avec les jeunes gens. Bientôt Edmond est forcé de refuser à Agathe le chapeau, la robe qu'elle désire; elle se fâche et menace de se trouver mal : son amant lui montre le vide de leur caisse.

Cette vue ne rend pas à Agathe

sa bonne humeur; elle se plaint, s'emporte, et dit : « Quand on ne sait pas
» gagner de l'argent, quand on n'est
» bon à rien, on n'enlève pas une de-
» moiselle de chez ses parens. »

Le pauvre Edmond cache sa figure dans ses deux mains; il pourrait répondre bien des choses : mais Agathe est enceinte, et il se tait.

Un matin, Agathe dit à son amant :

« Que comptez-vous faire, monsieur?
» nous ne pouvons pas nous passer d'ar-
» gent. Il faut aller retrouver ce petit
» juif, lui emprunter encore...

— » Lui emprunter!... et dans quinze
» jours le billet, que je lui ai fait
» échoit, et je ne sais comment le payer...
» — Eh bien! vous ne le paierez pas!...
» Que craignez-vous? vous n'avez pas
» vingt-et-un ans : on ne vous mettra pas

» en prison!... — Et vous pensez qu'à » cause de cela je veux que cet homme » soit dupe de sa confiance... Ah! vous » ne me connaissez pas encore, Agathe. » Jusqu'à ce moment, il est vrai, je n'ai » fait que des sottises... mais du moins » je n'ai pas manqué d'honneur... Ce » que vous venez de dire me rend à » moi-même; oui, à quelque prix que » ce soit, je sortirai de cette situation. »

En disant ces mots, Edmond est parti brusquement de chez lui. Il marche au hasard, il n'a point de but déterminé; mille pensées, mille projets, qui ne peuvent s'exécuter, naissent et meurent dans son esprit; le souvenir de ses parens revient souvent à sa mémoire, et il se dit: « Si j'ai fait une faute, mon père » m'en punit bien cruellement!... il ou» blie... il abandonne tout-à-fait son

» fils... Parce que je lui ai désobéi, il ne
» veut pas me tendre la main dans le
» malheur où je me trouve... Ah!... je
» serai père bientôt... Mais il me semble
» que jamais... non, jamais je n'aurai la
» force de rester fâché contre mon fils!»

Tout en songeant à son père, il se ressouvient de M. Grandpré, cet ami de M. Rémonville, qui habite à Paris. Edmond n'a été qu'une seule fois le voir; c'est dans le commencement de son séjour à Paris : depuis ce temps il n'y est pas retourné. Il est vrai que M. Grandpré lui avait fait un accueil bien froid, et qu'il avait fortement blâmé le jeune homme sur son escapade; mais, en ce moment, Edmond se sent le courage de supporter les sermons les plus sévères. Il pense que l'ami de son père pourra lui donner de bons conseils,

l'aider à sortir de la position où il se trouve, et il se décide à se rendre chez lui.

M. Grandpré était seul. Edmond est introduit dans son cabinet. Il entre, en tremblant, chez le vieillard, dont le front austère et les cheveux blancs inspirent le respect et imposent au jeune homme, qui sent bien que sa conduite est blâmable.

« Vous voilà, monsieur ! » dit M. Grandpré à Edmond; « il y a plus d'un an que » je ne vous ai vu. Il paraît qu'à Paris » vous n'avez pas même le temps de » voir les amis de votre père. »

Edmond rougit, mais il avoue ses torts; il raconte au vieillard tout ce qu'il a fait depuis qu'il est à Paris; il ne lui cache ni ses folies, ni ses dettes, ni son embarras.

M. Grandpré a écouté le jeune homme sans l'interrompre. Lorsque Edmond a cessé de parler, il lui dit froidement :

— « Je savais tout cela. Mais je vois » avec plaisir qu'au moins vous n'avez » menti en rien.

— » Quoi, monsieur, vous saviez...

— » Tout ce que vous faisiez; oui, » monsieur, croyez-vous donc que vo- » tre père ne m'avait pas recommandé » de vous surveiller ?... Lui-même est » venu trois fois à Paris pour s'assurer » de votre situation.

» Il est venu à Paris, et il n'a pas voulu » me voir !... — Quand un fils aban- » donne ses parens, ce n'est point à eux » de retourner vers lui : ils peuvent » l'attendre, mais ils ne vont pas le » chercher. Pensez-vous que votre père

» doive être content de votre choix?
» Depuis que vous êtes à Paris, la con-
» duite de votre Agathe n'a-t-elle pas
» justifié la sévérité de vos parens? Au
» lieu de chercher, par son travail, à
» vous procurer quelques ressources,
» c'est elle qui vous a mis dans la posi-
» tion où vous êtes; au lieu de vivre
» modestement en se trouvant heureuse
» de pouvoir vous prouver son amour,
» sa coquetterie, son goût pour les plai-
» sirs augmentent chaque jour. Croyez-
» vous, monsieur, que votre père serait
» satisfait de vous avoir donné une telle
» compagne? »

Edmond ne répond rien. M. Grandpré reprend : « Quant à votre billet au
» juif Moïse, tranquillisez-vous !... vous
» ne lui devez rien. Ce n'est pas lui,

» c'est votre père qui vous a donné cet
» argent...

— » Se pourrait-il, monsieur? — Le
» juif a fait prendre des informations à
» Gisors, votre père l'a su, et a payé
» l'usurier Moïse pour qu'il eût l'air de
» vous obliger à bon compte. Pour
» preuve, voici votre billet que je vous
» rends. Vous auriez su cela plus tôt,
» si vous étiez venu plus tôt chez moi. »

Edmond reprend son billet; des larmes mouillent ses yeux.

— « Vous êtes content de ne plus
» devoir? » lui dit M. Grandpré. — « Ah!
» monsieur... je suis content surtout
» de voir que mon père ne m'avait pas
» abandonné, comme je le croyais!... »

Le vieillard serre la main du jeune homme, puis lui dit : « Votre cousin
» vous a prêté mille francs, je vais les

» lui renvoyer de vôtre part. Il va vite,
» votre cousin... Mais cela regarde son
» père. Maintenant, vous n'avez plus
» de dettes : que comptez-vous faire ?
» Voulez-vous retourner chez vos pa-
» rens?... Je ferai reconduire mademoi-
» selle Agathe chez sa tante...

— » Non, monsieur, je ne quitterai
» pas Agathe dans la situation où elle
» se trouve... Si elle a eu des torts, j'en
» suis peut-être cause... Je dois au
» moins les oublier... Si je l'abandon-
» nais maintenant, c'est alors que je ne
» mériterais pas l'indulgence de mon
» père.

— » Que voulez-vous donc faire ? » dit
M. Grandpré au bout d'un moment. —
« Je voudrais trouver une place; mon
» père m'a fait donner de l'éducation,
» je voudrais lui prouver que ses soins

» n'ont pas été perdus... — Eh bien...
» prenez cette lettre; elle vous recom-
» mande à un des premiers banquiers
» de cette ville... S'il le peut, je suis
persuadé qu'il vous donnera de l'em-
» ploi.

— » Ah! monsieur!... combien je
» vous remercie!... — Allez! Et ne soyez
» plus si long-temps sans venir me
» voir. »

Edmond est sorti de chez M. Grand-pré, heureux, léger, et déjà plein d'espérance; il court chez le banquier pour lequel il a une recommandation. Celui-ci lui dit: « Je ne puis vous placer en ce
» moment qu'aux copies de lettres, avec
» huit cents francs d'appointemens:
» voyez si vous voulez prendre cela. —
» Oui, monsieur; tout ce que vous veu-

» drez!... — Demain vous pouvez entrer
» en fonctions. »

Le jeune homme est enchanté d'être placé dans une maison recommandable, et d'avoir huit cents francs d'assurés; c'est peu pour des gens qui ont mangé sept mille francs en un an : mais par son travail, par son assiduité, Edmond espère parvenir. Il rentre chez lui aussi gai qu'il en était parti soucieux.

En voyant la figure rayonnante d'Edmond, Agathe lui dit: « Vous avez
» trouvé de l'argent? — Non : mais je ne
» dois plus rien à personne, mon père
» a payé pour moi, et j'ai une place...
» non pas chez un épicier cette fois,
» mais chez un banquier; j'entre demain
» en fonctions, et j'ai huit cents francs
» d'appointemens.

— » Huit cents francs... par an?.. —

» Sans doute. — Et c'est pour cela que
» vous êtes si joyeux!... — N'ai-je pas
» sujet de l'être? je ne dois plus rien,
» j'ai une place dans une maison recom-
» mandable; je puis espérer, par mon
» travail, avancer et parvenir!.. — Ah!
» oui, tout cela est fort beau... c'est-à-
» dire que dans deux ans vous aurez
» peut-être douze cents francs. Joli ave-
» nir!... nous menerons une belle exis-
» tence avec nos huit cents francs!.. Ah!
» Dieu!... si j'avais su!... »

Mademoiselle Agathe ne dit plus rien, elle se contente d'aller faire la moue dans un coin de la chambre, et Edmond, qui est peiné de ne pas lui voir partager sa joie, boude aussi de son côté.

Le lendemain, Edmond se rend à son bureau. On l'installe dans son emploi; le jeune homme s'acquitte de sa besogne

avec zèle et intelligence; on voit que c'est avec plaisir qu'il se livre au travail.

Lorsqu'il retourne chez lui, Edmond trouve Agathe nonchalamment assise sur un fauteuil; elle a passé sa journée là, à soupirer, à gémir, à regretter les plaisirs qu'ils ne peuvent plus goûter, et la journée lui a semblé d'une longueur extraordinaire; elle l'eût trouvée moins courte, et elle aurait versé moins de larmes, si, comme Edmond, elle avait cherché à utiliser son temps.

Edmond se garde bien de faire aucun reproche à sa maîtresse; au contraire, il la console, l'encourage, lui fait espérer un sort plus heureux. Mais comme pour le moment ils sont sans argent, le jeune homme va se défaire de quelques bijoux qu'il s'était achetés; il vend

sa montre, sa chaîne d'or; il sacrifie sans regret tout ce qu'il possède pour que son Agathe ne manque de rien; heureux encoré, si, pour prix de ses soins, de son travail, il voyait quelquefois un sourire sur les lèvres de sa maîtresse. Mais c'est en vain que maintenant il cherche dans ses yeux l'expression d'un doux sentiment.

Non content de travailler assidûment à son bureau, Edmond emporte de la besogne chez lui; il veille, il passe les nuits à écrire, pendant que son Agathe se livre au repos, et ces instans sont ceux où il jouit de quelque tranquillité. Car, plus elle approche du terme de sa grossesse, plus Agathe devient accariâtre, maussade, emportée. Tout excite son humeur; elle ne parle à Edmond que pour le quereller.

Et pourtant, afin de procurer à sa compagne quelques douceurs, afin de satisfaire encore quelquefois ses fantaisies, c'est avec du pain et de l'eau qu'Edmond se nourrit, c'est en s'imposant mille privations qu'il espère n'avoir pas besoin de recourir à M. Grandpré : car, en lui avouant leur misère, il craindrait que ses parens ne fussent encore plus en droit d'accuser sa maîtresse.

Le moment marqué par la nature est arrivé. Edmond a vendu presque tous ses effets, pour qu'à cet instant Agathe ne manquât de rien; mais, soit qu'Agathe n'ait point assez ménagé sa santé, soit que ses fréquens accès de colère aient nui à sa position, elle ne met au monde qu'un enfant mort.

Cet événement, qui désole Edmond,

ne semble pas affecter Agathe. Tout aux soins de sa santé, elle ne pense qu'à elle, ne s'occupe que d'elle; sa seule crainte est que sa couche n'ait altéré ses traits, et c'est avec un miroir sur son lit qu'elle attend son entier rétablissement.

Cependant la conduite d'Edmond a été remarquée; d'abord on félicite le jeune homme sur son zèle, ensuite on s'aperçoit qu'on n'a pas un commis qui ne sait qu'écrire; en apprenant qu'il sait l'anglais, l'allemand, l'italien, on lui accorde plus de considération, on lui confie des travaux plus importans. Chaque jour fournit à Edmond l'occasion de montrer ses talens, son intelligence; et il n'y a que cinq mois qu'il a sa place, lorsque son chef lui annonce que, pour prix de son zèle, de ses talens, il le met à la

correspondance, et lui donne deux mille francs d'appointemens.

Edmond reçoit comme une faveur ce qui n'est qu'une justice; mais le vrai mérite est modeste. Edmond retourne près d'Agathe transporté de joie, et fier de l'avancement qu'il vient d'obtenir. Il est si doux de pouvoir se dire : C'est à mon travail que je dois mon bonheur; c'est beaucoup plus flatteur qu'une fortune que nous donne le hasard ou la naissance, et en général, les biens les plus durables sont ceux que l'on acquiert par son seul mérite.

Mademoiselle Agathe reçoit avec assez d'indifférence la nouvelle de ce changement dans leur position. Depuis quelque temps elle est entièrement rétablie, et passe toutes ses journées contre sa fenêtre; mais ce n'est point pour

travailler, c'est pour regarder, ou au moins pour se faire regarder par un beau monsieur qui habite dans la maison qui est en face de ses croisées. Edmond ignore cette circonstance; il ne revient chez lui que pour dîner; le soir, il retourne à son bureau; et quand il rentre se coucher, il est nuit: on n'est plus aux fenêtres.

Edmond est d'autant plus content de l'avancement qu'il vient d'obtenir qu'il ne doute pas que son père ne l'apprenne bientôt par M. Grandpré, auquel lui-même est allé en faire part. Edmond écrit une nouvelle lettre à ses parens, il implore son pardon, et sollicite encore leur consentement pour épouser Agathe; car il croit que c'est parce qu'il n'a pas tenu jusqu'alors la promesse qu'il avait faite à sa maîtresse

que celle-ci lui montre tant de froideur.

Edmond reçoit enfin une réponse de son père ; M. Rémonville le félicite d'avoir fait son chemin dans la maison de banque où il est entré, mais il n'approuve pas encore son mariage. Il l'engage à réfléchir long-temps avant de prendre mademoiselle Agathe pour épouse. Cependant le ton de cette lettre annonce que M. Rémonville, touché de la bonne conduite de son fils, ne résistera pas long-temps à ses prières, et qu'avant peu il le laissera maître de son choix.

C'est à son bureau qu'Edmond a reçu cette lettre ; elle le rend si heureux que, pour la première fois depuis qu'il est en place, il quitte un peu plus tôt son travail. Il lui tarde de montrer à Aga-

the la lettre de son père; il est persuadé que cela va dissiper son humeur, et lui rendre sa maîtresse aussi aimante, aussi aimable qu'autrefois.

Edmond se rend en toute hâte à sa demeure; il a toujours une clef de chez lui, précaution nécessaire pour ne point déranger Agathe quand elle repose. Edmond entre, appelle Agathe, visite les deux pièces qui composent tout leur logement. Agathe n'y est point.

« Elle sera allée se promener, » se dit-il en se jetant sur un siége. « C'est pour» tant l'heure de notre dîner... Elle ne » m'avait pas dit qu'elle eût à sortir. »

Edmond attend, avec ennui d'abord, puis avec inquiétude. Plus d'une heure se passe, et Agathe ne revient pas. Il se lève, se promène dans la chambre, se met à sa croisée; n'y tenant plus, il

descend enfin pour s'informer à la portière à laquelle il n'a pas l'habitude de parler.

Avant qu'il ait eu le temps de l'interroger, la portière lui présente une lettre, en lui disant : « Voilà ce que ma-
» dame m'a dit de remettre à monsieur.
» Mais monsieur passe toujours si vite...
» il ne s'arrête jamais, on n'a pas le
» temps de le voir... ni même de l'appe-
» ler. »

Edmond prend la lettre : un tremblement soudain parcourt son corps, un triste pressentiment l'agite ; il n'écoute plus la portière, il est déjà remonté chez lui. Il brise le cachet, et lit avidement ce billet d'Agathe :

« Monsieur, nous ne nous convenons
» plus ; vous ne m'offrez pas la position

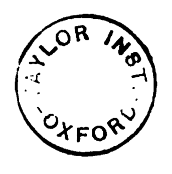
» qui me plaît; il est plus sage de se
» quitter que de se rendre malheureux.
» Je sais que vous faites votre possible
» pour que je ne manque de rien, mais
» j'aime mieux trouver une fortune
» toute faite que de passer ma jeunesse
» à attendre la vôtre. Du reste, je ne
» vous en veux pas, et suis toujours
» votre amie. »

Cette lettre est tombée des mains d'Edmond; il reste comme pétrifié, il étouffe... Tout à coup il se lève, il veut courir sur les traces de la perfide..... Mais ce projet est bien vite abandonné, Edmond retombe sur sa chaise, en disant :

« Non, je n'aurai pas la lâcheté de
» courir après elle... Je ne puis pas la
» forcer à m'aimer... Mais après tout ce

» que j'ai fait pour elle !..... Me quitter » ainsi !... C'est donc là le prix de mes » sacrifices !... de mes soins !... de mon » amour !... »

Et de grosses larmes coulent le long des joues d'Edmond ; car on a des larmes pour une première trahison !



CHAPITRE V.

Inconvéniens du postiche.

PENDANT qu'Edmond travaillait et s'efforçait par une meilleure conduite de faire oublier sa première faute, Adam se livrait avec plus d'ardeur que

jamais à son goût pour les plaisirs; ou plutôt il cherchait chaque jour quelque nouvelle distraction, quelque amourette, pour chasser l'ennui que traîne toujours après soi une vie oisive et dissipée.

Depuis qu'il habite Paris, Adam n'est plus ce jeune homme frais et vermeil dont le seul aspect annonçait la force et la santé; il est pâle, maigre; ses yeux, gonflés par les veilles, ont perdu de leur éclat; ses traits, fatigués par les excès en tous genres, ont vieilli sa figure avant le temps.

Depuis le départ de Tourterelle, Adam a reçu deux fois de l'argent de son père; les envois étaient accompagnés de lettres sévères, dans lesquelles M. Adrien disait à son fils que sa con duite avait dérangé sa fortune, qui n'é-

tait que suffisante pour exister honorablement. Et en effet, pour satisfaire aux demandes de son fils, M. Adrien a diminué sa maison : il a renvoyé son jardinier, et Rongin est maintenant obligé de cumuler cet emploi avec celui de concierge; ce qui ajoute beaucoup à sa mauvaise humeur.

M. Adrien a vendu en secret une ferme qui lui rapportait mille écus de rente. Le produit de cette vente a été absorbé par les envois faits à Paris. M. Adrien cache à sa femme, et surtout à son frère, le dérangement de sa fortune. Il affecte encore de dire que son fils obtient à Paris les plus grands succès par son aimable naturel; mais comme ce naturel commence à lui coûter fort cher, dans chacune de ses lettres

M. Adrien supplie son fils de quitter Paris.

Mais Adam ne lit point les lettres de son père, il se contente de regarder si elles contiennent des lettres de change. Depuis qu'il n'a plus madame Phanor pour secrétaire, c'est son ami Montgry qui se charge de sa correspondance.

M. Montgry, qui serait très-fâché qu'Adam quittât Paris, se garde bien de lui dire ce que son père lui écrit; ainsi que madame Phanor, il arrange à sa convenance les lettres de M. Adrien, et Adam continue de dépenser son argent comme un fou et comme un sot, persuadé que son père doit être content de lui.

Une lettre de M. Adrien contient la nouvelle de la mort de son épouse;

Céleste n'est plus; elle a terminé son existence comme elle a passé toute sa vie : en rêvant à une nouvelle manière d'arranger ses cheveux.

Cependant cette perte a été sensible pour M. Adrien : sans avoir de l'amour pour les gens, on s'habitue à eux, et l'on a plus de peine à perdre une habitude qu'à remplacer un attachement. M. Adrien a donc instamment prié son fils de venir, au moins pendant quelque temps, lui aider à supporter cette perte. Mais c'est Montgry qui a, comme de coutume, lu la lettre; craignant que la nouvelle qu'elle contenait ne décidât Adam à partir, il a trouvé tout simple de ne point lui en dire un mot.

Blessé de l'indifférence de son fils, M. Adrien pense que le meilleur moyen de le forcer à revenir près de

lui est de ne plus lui envoyer d'argent. Mais, grâce à l'usurier Moïse, Adam peut encore se passer de son père. L'élève de la nature approche de sa vingt-et-unième année. On lui fait signer des lettres de change en blanc, parce qu'on sait que plus tard on en obtiendra le remboursement. M. Moïse a pris des informations avant d'avancer ses fonds : Adam ne sachant point calculer, lisant à peine, ne se méfiant de personne, et croyant à la bonne foi de ceux qui l'entourent, signe sa ruine future, en remerciant les misérables qui abusent de sa confiance et de sa crédulité.

Chaque jour Adam augmente ses dépenses, et fait de nouvelles dettes; non-seulement son ami Montgry puise dans sa bourse et vit à ses dépens;

mais les connaissances qu'il lui fait faire hâtent encore sa perte. Adam se trouve, il est vrai, avec des femmes jolies, séduisantes, et de meilleur ton que madame Phanor : mais, pour plaire à ces dames, il faut leur procurer mille plaisirs, et, pour obtenir leurs faveurs, il faut être magnifique.

Quelquefois Adam dit à Montgry : « Mon ami, c'est singulier ; tu dis que » je plais à toutes les femmes : et cepen- » dant en voilà beaucoup qui, pour » m'écouter, me demandent, l'une un » collier, l'autre des boucles d'oreilles, » celle-ci un cachemire, celle-là une ba- » gue... Ha ça ! si je ne leur donnais » pas ce qu'elles veulent, je ne leur » plairais donc plus ?

— » Si, mon ami, » répond Mongry, « si ; vous leur plairiez... Mais elles ne

» vous céderaient pas.... Que voulez-
» vous ? c'est caprice, c'est bizarre-
» rie !... On veut mettre votre attache-
» chement à l'épreuve... — Oh ! du reste,
» tu sais que je ne recule pas pour faire
» un cadeau !... L'argent ne me coûte
» rien, à moi !... — C'est une justice à
» vous rendre : vous êtes fort généreux.
» Mais aussi, mon cher Adam, vous
» êtes un peu volage; dès que vous voyez
» une jolie femme, vous voulez la possé-
» der. — Que veux-tu, c'est dans ma
» nature !... Tiens, maintenant, je suis
» amoureux de cette jolie dame en plu-
» mes rouges, qui était hier chez ta
» maîtresse... — Madame Dorsay ?... —
» C'est ça même. — Vous n'avez pas mau-
» vais goût... Une des plus jolies femmes
» de Paris ! — C'est pour ça qu'elle me
» plaît... Crois-tu que je puisse aussi lui

»plaire... en lui offrant des cadeaux »comme aux autres?... — Mais ce sera »difficile : madame Dorsay est très-bien »entretenue par un gros financier... Lui »offrir mieux serait difficile... même »impossible!... Avec cela, votre père »est fort en retard avec vous... — C'est »vrai; mais il faudra bien qu'il réponde. »En attendant, nous avons le papa »Moïse, qui est si obligeant. — Oui, »mais... — Mon ami, je n'aime pas les »mais. Cette dame m'a enflammé, »charmé, j'en suis amoureux :... je la »veux, il me la faut... — Il vous la »faut!... Savez-vous que vous parlez »comme un sultan? — C'est qu'appa- »remment il y a du sultan dans ma na- »ture. Voyons, Montgry : aide-moi à »faire la conquête de cette dame..... A »quoi diable rêves-tu? — Je pense qu'il

»vaudrait bien mieux tâcher de lui »plaire sans vous ruiner. D'ailleurs ma- »dame Dorsay est une femme singu- »lière : elle est capable de refuser vos »présens, tandis que, si vous lui plai- »siez, cela irait tout seul!.... — Eh »bien! tâchons que ça aille tout seul; »je le veux bien, moi. C'est entendu, je »ne lui ferai pas de cadeaux, et je lui »plairai la même chose...— Oh! un mo- »ment... vous allez vite. Vous a-t-elle »remarqué hier?... — Je ne sais pas »trop... Il y avait tant de monde!... Ah! »si... Comme je dansais en face d'elle, »je crois qu'elle a dit: Voilà un mon- »sieur qui ne va jamais en mesure.— Ah! »c'est toujours quelque chose. Voyons, »permettez que je vous examine... — »Est-ce que tu veux faire mon portrait? »— Non, ce n'est pas cela... Oui, vous

» êtes bien... vous êtes fort bien !... —
» Oh ! mon père m'a dit cent fois que
» j'étais superbe... — Mais vous avez une
» cicatrice à la joue... — Ça ne se voit
» pas de l'autre côté. — Il vous manque
» quelque chose cependant... — Non, je
» t'assure qu'il ne me manque rien... —
» Si... si... Ah ! c'est cela... Ce sont des
» dents par devant... — Qu'est-ce que ça
» fait ? j'en ai assez pour manger. — Oh !
» cela fait beaucoup, mon cher ami,
» cela fait immensément, surtout avec
» madame Dorsay ; je sais qu'elle aime
» les belles dents... — Je tiendrai ma
» bouche fermée quand elle me regar-
» dera. — Oui, mais pour lui faire votre
» cour, pour lui déclarer votre amour,
» vous ne pourrez pas tenir votre bou-
» che fermée ! — C'est vrai, ce serait as-
» sez difficile... A moins de faire le muet.

» — Eh non ! mon cher ; il y a un moyen
» bien plus facile, et auquel vous auriez
» dû songer plus tôt. C'est de vous faire
» mettre des dents... — Comment ! on
» met des dents ! Je croyais qu'on ne
» pouvait que nous en ôter ! — Détrom-
» pez-vous ; à Paris, il y a des personnes
» qui ont du postiche depuis la tête
» jusqu'aux pieds ! — Ah ! que c'est
» drôle !... Et ça ressemble au naturel ?
» — On s'y trompe. Mais en fait de
» dents, c'est la chose la plus ordinaire.
» — Et tu crois que je serais mieux avec
» du postiche dans la bouche ? — Cela
» vous épargnera beaucoup de cadeaux ;
» cela vous complétera, enfin. — En ce
» cas, mon ami, allons vite chez le den-
» tiste ; je veux qu'il me complète sur-
» le-champ. »

Les deux amis se rendent chez un des

premiers dentistes de la capitale. Adam ouvre sa bouche, et se tient ainsi devant l'homme de l'art, persuadé qu'il doit avoir la bouche ouverte tant qu'il sera chez lui. Ce n'est pas sans peine que le dentiste l'engage à ne pas se fatiguer d'avance. On le fait asseoir, on examine sa mâchoire, et le dentiste lui dit : « Ma » foi! monsieur, vous êtes bien heureux. » —Pourquoi? parce que j'ai eu trois dents » de cassées? — Parce qu'en se cassant, » les racines vous sont restées, et c'est » l'essentiel. Le reste n'est rien. — Ah! » vous trouvez que le reste n'est rien; » moi, comme je trouve que je ne fais » pas assez de conquêtes avec mes raci- » nes, je veux que vous me mettiez des » dents. — Rien de plus aisé, Monsieur; » du moment que vous avez les racines, » cela ira tout seul! — Et si je n'en avais

» plus ? — Cela irait également ; mais le » procédé offrirait moins de solidité. Je » vais vous mettre des dents à pivots ; » c'est ce qu'il y a de mieux. — Mettez-» moi cela à pivots, à ciseaux, à tout ce » que vous voudrez, mais mettez-moi » des dents qui tiennent ! — Oh ! mon-» sieur, cela tiendra parfaitement ; vous » pourrez casser des noisettes avec... — » Que je fasse des conquêtes, c'est tout » ce que je demande... — Monsieur veut-» il cela aujourd'hui ? — Certainement, » tout de suite... J'ai une passion dans le » cœur, et, pour lui plaire, il faut que je » sois complet. — Alors, monsieur, as-» seyez-vous là. — Ça me fera-t-il mal ? » — Pas du tout ! — Ça sera-t-il long ? — » Deux petites heures... — Deux heu-» res !... Et vous ne pouvez pas me les » mettre sans que je reste là ? — C'est

» impossible... — Allons! il faut avoir de
» la patience, quand on veut plaire; je
» penserai à ma belle, et je tâcherai que
» ça m'amuse.

— » Moi, mon cher ami, » dit Montgry, « je ne vois pas qu'il soit nécessaire
» que je reste à vous regarder. Je vais
» tâcher d'arranger une partie de plai-
» sir dont madame Dorsay sera. Alors
» vous pousserez votre pointe auprès
» d'elle. — C'est ça; tâche que je pousse
» ma pointe... Ce cher Montgry, est-il
» complaisant!.... — Je vous attendrai,
» comme à l'ordinaire, à cinq heures, à
» la Rotonde, pour dîner ensemble. —
» C'est convenu. »

Montgry s'est éloigné, et Adam livre sa mâchoire au dentiste. Quoiqu'on lui ait assuré que cela ne lui ferait aucun mal, le pauvre garçon pousse de temps

à autre des gémissemens qui ne semblent pas causés par le plaisir. Deux heures s'écoulent; Adam, qui a la figure violette, et tous les nerfs de la tête agacés, demande si c'est bientôt fini. « Encore un petit moment, » lui dit-on.

Le petit moment a duré une heure, et l'homme de l'art continue de limer, de mesurer, d'essayer les dents. Le patient murmure : « Est-ce bientôt fini ? » et on lui répond : « Encore un petit moment. »

Il y a cinq heures qu'Adam est sur le fauteuil; lorsque, n'y tenant plus, il fait un saut en l'air, renverse la cuvette qui est à côté de lui, et marche dans la chambre, en s'écriant : « Sacré mille » coloquintes !... j'aimerais mieux rece- » voir tous les jours cent coups de

» pieds au derrière, que de faire ce » métier-là! »

Ce n'est pas sans peine que le dentiste le décide à reprendre sa place. Enfin, après une séance qui a duré près de six heures, l'opération est terminée; on présente un miroir à Adam, qui se voit trois dents de plus dans la bouche.

— « J'espère que vous êtes content, » monsieur, » lui dit le dentiste; « il est » impossible d'avoir des dents qui jouent » mieux le naturel. — Oui, mais elles » ne sont pas de la même couleur que » les autres. — C'est l'affaire d'un jour » ou deux. — Ça me gêne un peu. — » Cela se fera... — Il me semble que » j'ai trois maisons dans la bouche. — » Demain, vous n'y penserez plus. — » Ainsi soit-il. Et combien vous dois-je? » — C'est cent vingt francs... pour les

» trois. — Diable ! c'est heureux que
» ce ne soit pas la pièce. On aurait une
» mâchoire d'or à ce prix-là !... — Jadis,
» monsieur, c'était beaucoup plus cher.
» — Il paraît qu'il faut être à son aise
» pour avoir du postiche !... C'est égal,
» pour être beau on ne doit pas mar-
» chander. Mais vous me répondez de la
» solidité de mes dents ? — Oh ! mon-
» sieur, vous pouvez déchirer des côte-
» lettes avec. »

Adam a payé. Il sort de chez le dentiste en faisant une drôle de grimace, il n'ose plus ni rire ni ouvrir la bouche. Il va trouver Montgry, qui l'attendait depuis plus d'une heure.

— « Eh ! arrivez donc, mon cher ! » dit Montgry ; « vous êtes en retard. —
» Parbleu ! le damné dentiste n'en finis-
» sait pas... il ne voulait pas quitter ma

» bouche. — Voyons, mon ami : regar-
» dez-moi... souriez un peu... C'est bien,
» c'est très-bien..... Vous n'êtes plus
» le même ; cela vous fait une toute
» autre figure. — Je crois bien que je
» ne suis plus le même... Je n'ose plus
» ouvrir la bouche ni la fermer, de
» peur de perdre mes dents. — Bon !
» vous vous y ferez... Allons dîner. Est-ce
» que vous n'avez pas faim? — Si vrai-
» ment ; j'ai une faim de tous les dia-
» bles ! »

On se rend chez le traiteur ; on se met à table : Montgry mange comme quatre, tandis qu'Adam soupire, fait des grimaces, et ne glisse que quelques mies de pain dans sa bouche.

— « Eh bien ! mon cher, il me sem-
» ble que cela ne va pas ? » dit Montgry.
— « Non, ça ne va pas du tout... —

» — Vous n'avez pas d'appétit? — Au » contraire, j'ai une faim dévorante!... » — Pourquoi donc ne mangez-vous » pas? — Parce que cela ne m'est pas » du tout commode. Mon postiche me » gêne horriblement; à chaque bouchée » que je risque, il me semble que je vais » avaler mes dents. Ah! mon ami, je » crois que j'ai fait une bêtise de me faire » embellir : moi qui suis pour le natu- » rel, je n'aurais pas dû donner dans le » postiche!

— » Allons, mon cher! songez donc à la » femme charmante que vous aimez, et » dont vous ferez maintenant la con- » quête! — Mon ami, j'ai beau y songer, » ça ne me remplit pas le ventre; je » veux bien être amoureux, mais je ne » veux pas me mettre au régime des » caniches et ne vivre que de *boulettes*.

» — Vous vous habituerez à vos dents.
» Allons ! allons ! mangez hardiment...
» N'ayez pas peur... J'ai arrangé pour
» demain une partie délicieuse avec ces
» dames...... une cavalcade. Madame
» Dorsay monte très-bien à cheval, vous
» aussi; vous serez son chevalier. J'ai
» retenu pour vous un cheval superbe...
» un anglais qui trotte supérieurement.
» — A la bonne heure... Oh ! à cheval
» je suis solide. Dieu ! comme je vais faire
» le gentil, et sourire... et trotter !... En
» attendant, je vais tremper mon pain
» dans la sauce. »

Adam achève de dîner tant bien que mal. Toute la soirée il ne cesse de faire jouer sa mâchoire, et de se regarder dans u glace ; mais quoique Montgry ne fasse que lui répéter qu'il est charmant, il se trouve beaucoup moins bien que

lorsqu'il n'avait rien de faux : il lui semble que ses nouvelles dents lui donnent l'air d'un sanglier.

Le lendemain Adam, un peu plus accoutumé à ses supplémens, se rend avec Montgry chez la maîtresse de ce dernier. Là se trouve madame Dorsay, ainsi que plusieurs autres petites maîtresses, et des jeunes gens mis à la dernière mode, et qui, à cause de cela, se croient beaucoup de mérite, et ne disent pas une parole sans paraître enchantés des jolies choses qui leur sont échappées.

Adam est un peu rustique au milieu de ces messieurs ; mais comme il a toujours l'argent à la main, et que sa bourse est constamment ouverte à chacun, on daigne le trouver d'une originalité et d'un naturel très-agréables.

Adam fait le gentil près de madame Dorsay. Cette dame rit beaucoup de la déclaration d'amour qu'il lui adresse. Un autre pourrait penser qu'on se moque de lui, mais Adam prend les choses du bon côté : il se persuade qu'il a plu.

L'heure de monter à cheval est venue ; tout le monde est au rendez-vous. Les dames, amazones élégantes, montent de jolis chevaux qu'elles dirigent avec grâce. On amène à Adam un grand cheval anglais qui semble plein de feu.

« Vous en serez content, » dit l'écuyer ; « il a le trot un peu dur, » mais il allonge supérieurement : d'ail» leurs montez-le à l'anglaise. — Qu'il » ait le trot dur tant qu'il voudra, » dit Adam en s'élançant sur le cheval ;

« je ne fais rien à l'anglaise, mais je
» monterais un cerf sans tomber! »

La cavalcade se met en route; c'est vers le bois de Boulogne qu'on se dirige. Adam s'élance et caracole près de madame Dorsay. On admire la manière aisée dont il conduit son coursier, la facilité avec laquelle il le dompte; et l'homme de la nature, enchanté des complimens qu'on lui adresse, trotte et caracole de plus belle.

Mais tout à coup Adam a pâli; il s'est arrêté, il rapproche son cheval de celui de Montgry.

« Bravo ! mon cher, bravo ! » s'écrie Montgry, « vous allez comme un ange !
» comme un diable même!... Vous faites
» des merveilles ! — Ah ! oui, je fais de
» belles choses !... Vous ne savez pas ce
» qui vient de m'arriver, en trottant

» si bien !... — Vous m'effrayez... Au-
» riez-vous perdu votre porte-feuille ?...
— Eh non !... C'est bien pis, ma foi !...
» Une de mes dents,... de mon postiche,
» qui est tombée !... Probablement le
» trot l'aura détachée. — Ah ! diable !...
» En effet, vous en avez une de moins...
» — De quoi vais-je avoir l'air ?... Moi
» qui étais complet tout à l'heure ! —
» Il faut la remettre. — Puisque je vous
» dis que je l'ai perdue. Quarante francs
» de fichus !... — Ah ! pour une... C'est
» un peu de côté;... cela ne se remar-
» quera pas... — Vous croyez ?... — Oui,...
» vous rirez un peu moins... Mais nous
» sommes en arrière... Madame Dorsay
» vous fait signe... Allons, mon ami,
» vite, un temps de galop... »

Adam pousse un soupir et lance son cheval ; il arrive près de madame

Dorsay qui lui dit : « Comment, mon-
» sieur, vous êtes en arrière, vous!...
» si excellent écuyer ! Venez près de
» moi, et dépassons ces dames. »

En disant cela, l'Amazone pousse son coursier ; Adam en fait autant. Au milieu de la carrière, une autre de ses dents se détache; il la voit tomber aux pieds de son cheval. Il est pétrifié, il ne sait s'il doit arrêter sa monture et descendre, ou continuer de trotter; mais son cheval l'emporte; madame Dorsay l'appelle; déjà il est loin, et son regard dit un dernier adieu à sa dent. Il jure comme un damné. Cependant madame Dorsay lui parle; il faut qu'il lui réponde, et il ne faut pas qu'elle voie ce qui lui manque. Adam est au supplice.

—« Ne trouvez-vous pas que nous fai-

» sons une promenade charmante, mon-
» sieur? » dit la dame en retenant son coursier pour attendre Adam.

— « Oui, madame; oui, charmante!...
» (Gredin de dentiste!) — Un temps
» délicieux! — Oui, madame, un beau
» temps ! (Ça devait tenir si bien !) —
» Une compagnie aimable !... — Ah !
» madame ! certainement que la com-
» pagnie... (Encore quarante francs de
» tombés !)—Et des chevaux excellens...
» — Oui, les chevaux sont assez bons...
» (Joli partie de plaisir ! perdre sa mâ-
» choire en route !...) Mais, mon-
» sieur, vous n'allez plus !... Poussez
» donc votre cheval !... Est-ce que vous
» avez déjà jeté tout votre feu ? —
» Ah ! madame,... j'ai jeté bien autre
» chose;... je veux dire que j'ai perdu...
» Non, je n'ai pas perdu.... c'est mon

» cheval qui... — Allons, monsieur! un » peu de courage : rattrapons ces mes» sieurs. — Oui, madame, rattrapons » ces... Ah ! sacrées mille bombes... — » Qu'avez-vous donc, monsieur ?... — » Voilà la dernière qui f... le camp !...— » Est-ce que votre cheval a fait un » écart ? — Que la peste étouffe le » postiche !... J'ai tout perdu !... Voilà ma » beauté par terre !... »

Heureusement pour Adam, madame Dorsay est en avant, et le bruit des chevaux l'empêche d'entendre ce qu'il dit. On est arrivé au lieu où l'on doit faire halte et déjeuner. Le pauvre Adam fait une mine horrible, il se tient à l'écart et ne veut plus ouvrir la bouche.

Il faut pourtant descendre de cheval pour entrer chez le restaurateur où la compagnie se rassemble. Mont-

gry s'approche d'Adam qui est resté sur son coursier, et lui dit : « Pourquoi donc ne descendez-vous pas?...
» — Ah ! mon ami !... Je suis au désespoir !... — Qu'y a-t-il, encore? — J'ai
» tout perdu... — Comment?... — Oui,
» j'ai perdu toutes mes dents... Tiens,
» vois... — Quoi? les autres sont tombées aussi !... Ah ! diable ! c'est fâcheux ! — De quoi vais-je avoir l'air
» près de madame Dorsay qui m'a vu
» complet ce matin?... — Tenez votre
» mouchoir sur votre figure ;... plaignez-vous des dents.—Je crois, f... !
» bien, que je m'en plaindrai... J'ai
» assez sujet de m'en plaindre !... —Ne
» parlez guère, et ne mangez pas... —
» C'est ça ! comme c'est amusant !... —
» Demain, vous vous en ferez mettre
» d'autres.—Non, de par tous les diables,

» je n'en ferai pas mettre d'autres; j'en » ai bien assez comme cela. »

Adam se décide à aller rejoindre la société en tenant son mouchoir sur sa bouche, et pendant que les autres déjeunent, il se tient à l'écart en pestant et en jurant après sa sotte coquetterie. Pour revenir à Paris, il se venge sur son cheval de sa mésaventure ; ne craignant plus de rien perdre, il va comme le vent; aussi laisse-t-il bien loin derrière lui toute la société et revient-il seul à Paris, où, à peine arrivé, il va se jeter sur son lit pour tâcher d'oublier, dans le sommeil, les accidens arrivés à sa mâchoire.

Quelques jours après cette partie, Adam se décide à se présenter devant madame Dorsay, et, malgré ce qui lui manque, à tenter de faire sa

conquête ; mais soit que la petite maîtresse s'aperçoive du changement qui s'est opéré dans la figure d'Adam, soit qu'elle tienne peu à le séduire, elle lui rit au nez encore plus positivement qu'avant la partie de cheval.

Adam est entêté ; il pense que, pour séduire cette belle rieuse, il doit employer les mêmes moyens qu'avec les autres : il prodigue les cadeaux. On reçoit ses présens, mais on continue de rire de son amour.

— « Je ne lui ai encore rien envoyé » d'assez beau, » se dit Adam, « j'ai fait » les choses mesquinement, et ce n'est » pas ainsi qu'on plaît aux belles. Je » veux maintenant l'éblouir, l'étonner ! » mais pour l'éblouir, il me faut de » l'argent, et je n'en ai plus... Mon

» père qui se donne le ton de ne plus
» rien envoyer !...Je vois bien qu'il fau-
» dra que je me fâche... Mais j'en ai
» prêté cent fois à Montgry... Parbleu !..
» je suis bien sot de n'avoir pas songé
» plus tôt à lui en demander. »

Adam court chez son ami Montgry; celui-ci n'était jamais chez lui. C'est chez le traiteur qu'il le rencontre.

— « Mon cher Montgry, j'ai été chez
» toi ce matin, » dit Adam. — « Mon ami,
» je n'y suis jamais le matin, on me
» trouve rarement dans la journée, et
» je sors tous les soirs... Mais vous sa-
» vez que je vais chez vous tous les
» jours. Que me voulez-vous? — Mon
» ami, je n'ai plus d'argent; en atten-
» dant que mon père m'envoie des
» fonds, j'ai pensé que tu pourrais m'en
» prêter... à ton tour. — Mon cher ami,

» vous m'avez bien jugé... Tout ce que
» j'ai est à vous! — Ce cher Montgry!...
» J'en étais bien sûr! — Malheureuse-
» ment je ne possède pas moi-même
» une obole! — Tu n'as pas d'argent? —
» Pas du tout. — Diable! c'est malheu-
» reux! Alors il faut avoir recours au
» vieux Moïse, quoique je lui doive
» déjà beaucoup, à ce que je crois!...
» Tu lui écriras de passer chez moi. —
» — Je l'ai rencontré aujourd'hui, et je
» sais que son intention est justement
» d'aller vous voir demain. — Alors ça
» se trouve bien. »

M. Moïse se rend chez l'élève de la nature; mais ce n'est plus pour prêter, c'est pour demander qu'il se présente. Le moment que l'on attendait est arrivé. Adam a depuis quelques semaines dépassé ses vingt-un ans. Il faut qu'il

paie ses lettres de change ou qu'il aille en prison; et on l'y fera mettre, parce qu'on sait fort bien que son père ne l'y laissera pas.

Quand Adam ouvre la bouche pour emprunter encore, le vieil usurier l'interrompt en lui disant : — « Che suis dé» solé, mais vos lettres de change sont » échues depuis six semaines. Che vous » ai sommé de payer... vous n'avez pas » répondu... Che me suis mis en règle. — » Que diable me chantez-vous là ? — Il » faut me payer soixante-six mille francs » que vous me devez. — Que je vous » doive soixante-six mille francs ou » soixante francs, » dit Adam, « c'est la » même chose ; car je ne peux rien » vous donner. — Alors monsieur ira en » prison jusqu'à ce que son père paie » pour lui. »

Adam ne conçoit pas qu'il faille aller en prison parce qu'on a mis sa signature sur un petit morceau de papier; mais M. Moïse a amené avec lui des gens qui sont chargés de le lui faire comprendre.

Adam cherche des yeux son ami Montgry. Le petit-maître n'est pas là; c'est un homme qui disparaît avec les plaisirs. Bien heureux encore quand ces amis-là, après avoir mangé vos dîners et bu votre vin, ne vous font pas des semonces et de la morale au moment où vous n'avez plus rien. On trouve tant de gens comme cela! toujours disposés à manger votre bien et à censurer vos actions.

Adam crie, jure, s'emporte; il veut

battre M. Moïse et les gardes du commerce. Le vieil usurier parvient à l'apaiser en lui disant : — « Che n'ai pas en-
» vie de vous garder en prison; votre
» père paiera pour vous tout de suite...
» C'est seulement pour qu'il se presse
» que nous faisons cela; c'est dans vo-
» tre intérêt; aussitôt qu'il aura payé,
» che reprêterai à vous très-volontiers.
» — Mais que fait-on en prison? — Tout
» ce qu'on veut, depuis le matin chis-
» qu'au soir. Il n'y a pas d'endroit où
» l'on s'amuse autant.

— » Puisqu'on fait tout ce qu'on veut,
» ça me va, » dit Adam. « Quand je ne m'y
» amuserai plus, je m'en irai; n'est-ce
» pas? — Ya, ce n'est qu'une petite for-
» malité! »

On a eu l'honnêteté de faire venir une

voiture; Adam y monte avec M. Moïse et deux particuliers fort polis, et il se rend en prison, aussi gaîment que s'il allait au spectacle.

CHAPITRE VI.

Résultat inévitable.

M. Rémonville et la bonne Amélie ont revu leur fils; ils l'ont, de nouveau, pressé contre leur cœur. C'est dans les bras de ses parens qu'Edmond a été

chercher du soulagement à la douleur que lui a causé l'abandon d'Agathe. Bienheureux lorsque, dans nos peines, nous avons encore le sein d'une mère pour écouter nos plaintes, pour répondre à nos soupirs.

On avait reçu Edmond comme un enfant chéri, impatiemment attendu. Du reste, nul reproche, pas un mot sur le passé n'avait été prononcé. Les gens d'esprit ne reviennent pas sur ce qui est fait : les cœurs généreux pardonnent entièrement.

Pour aller voir ses parens, Edmond avait demandé à son chef la permission de s'absenter une quinzaine de jours. Cette permission lui avait été sur-le-champ accordée. On ne refuse pas une légère faveur à celui dont la conduite

et le travail méritent constamment des éloges.

En pressant son fils dans ses bras, M. Rémonville lui dit : « Ma fortune » est suffisante pour que tu puisses te » passer de place. Si la vie des bureaux » te fatigue ou t'ennuie, reste avec » nous, et envoie ta démission à ton » chef.

— » Non, mon père, » dit Edmond. « Si vous me le permettez, je resterai » dans la carrière où je suis entré. Il » me semble que l'oisiveté est une » honte, tant qu'on est en état de » travailler; et je ne suis pas encore » d'âge à me reposer. Je vous remercie » de votre bienveillance, et des sacri- » fices que vous feriez pour moi; mais » laissez-moi tirer parti de l'éducation » que vous m'avez donnée. La fortune

» que l'on a acquise par son travail est
» bien plus douce que celle que nos
» parens nous donnent. »

La bonne mère fait un peu la moue en songeant que son fils ne restera pas encore près d'elle. Mais M. Rémonville presse la main d'Édmond en lui disant : « Je t'approuve, mon ami.
» Continue, par ta conduite, de mé-
» riter l'approbation de tes chefs. Viens
» passer près de nous tous les mo-
» mens dont tu pourras disposer, et je
» ne doute pas qu'un heureux avenir
» ne soit le prix de tes travaux. »

On est tout au bonheur, tout à la joie pendant les quinze jours qu'Edmond passe chez ses parens. Il n'en est pas de même dans la maison voisine. M. Adrien, qui a déjà mangé près de la moitié de sa fortune pour payer

les dépenses de son fils à Paris, est assis sur son grand fauteuil, dans son salon du rez-de-chaussée. Il est seul; car Céleste n'est plus; et, depuis son voyage à Paris, l'ami Tourterelle, dont la santé ne s'est jamais bien rétablie, ne quitte plus que rarement Gisors.

M. Adrien pense à son fils, dont il ne reçoit des nouvelles que par des étrangers qui ne savent que lui demander de l'argent. M. Adrien est affecté de l'indifférence qu'Adam a montrée pour la mort de sa mère : et ses réflexions ne sont pas gaies. En ce moment, des éclats de rire, des chants joyeux parviennent à son oreille. Il sonne Rongin pour en connaître la cause.

Au bout de dix minutes, Rongin arrive. Sa mine est encore plus renfro-

gnée depuis qu'il est jardinier et concierge. Il ressemble à un vieux dogue qu'on ne peut plus approcher sans qu'il grogne.

— « Qu'est-ce donc, Rongin? Que se » passe-t-il par ici, et d'où partent » ces chants joyeux? » dit le vieillard goutteux en se soulevant un peu sur son fauteuil.

— « Ce que c'est... Parbleu!... ce que » c'est!... Vous ne le savez donc pas? » — *Si* je le savais, Rongin, il me » semble que je ne n'aurais pas besoin » de vous le demander. — Ah! vous » m'avez souvent dérangé pour rien » dans mes occupations! Et à présent » qu'il faut que je travaille double... moi » qui n'aurais pas dû servir. — Rongin, » je vous ai demandé d'où partaient les » chants que j'ai entendus tout à l'heure.

» — Ils partent !... ils partent de chez
» votre frère !... On est tout en fête
» chez lui depuis que leur fils est re-
» venu. — Mon neveu est revenu chez
» son père ? — Eh oui !... il y a déjà
» quatre jours... Oh ! le père et la
» mère ont l'air d'en être enchantés. Il
» paraît que le jeune homme se conduit
» maintenant très-proprement à Paris.
» On dit qu'il travaille comme un nègre,
» et qu'il a déjà une place de vingt
» mille francs dans un bureau de tabac.
» — Allons, vous êtes fou, Rongin ! —
» Non, monsieur ; je dis la vérité. Ce
» sont les domestiques de monsieur
» votre frère qui me l'ont dit : ils me
» l'ont répété tous les quatre ; car on a
» encore quatre domestiques à côté,
» tandis qu'ici nous ne sommes plus
» que deux... C'est gentil !... — Mais

» cette Agathe qu'Edmond avait enle-
» vée? — Oh! il paraît qu'il est parfaite-
» ment guéri de son amour. Il a chassé
» la demoiselle de chez lui à coups de
» manche à balai, et lui a défendu, sous
» peine de mort, de jamais lui reparler.
» C'est un jeune homme qui paraît
» maintenant bien sage, bien rangé,
» et qui gagne de l'argent!... On dit
» qu'il a apporté à sa mère un diamant
» gros comme un œuf!... A la bonne
» heure, il ne renie pas ses parens,
» celui-là. — C'est bon, en voilà assez.
» Laissez-moi. »

M. Adrien renvoie Rongin. Ce qu'il apprend de son neveu ajoute au chagrin qu'il ressent de la conduite de son fils. Il ne voudrait pas laisser voir son humeur, et il n'est pas maître de la cacher; il désire être seul; il craint même

la présence de Tourterelle. Rongin, qui sait cela, revient bientôt d'un air joyeux annoncer à son maître que M. Rémonville et son fils désirent le voir.

M. Rémonville a pensé qu'après une si longue absence son fils devait aller présenter ses devoirs à son oncle. Peut-être aussi est-il bien aise de se venger un peu des épigrammes de son frère, en montrant Edmond, dont il n'a plus que des éloges à faire. Il se présente donc avec son fils chez M. Adrien, qui n'ose pas refuser leur visite.

M. Adrien fait ses efforts pour sourire, pour paraître content en présence de son frère et de son neveu. Ceux-ci ont assez de discrétion pour ne point prononcer le nom d'Adam. Mais M. Adrien croit mieux cacher la vérité en étant le premier à en parler.

« Vous revenez de Paris, » dit-il à Edmond. « Vous vous y êtes amusé...
» C'est bien. Adam y est encore, lui. Il
» paraît qu'il s'y amuse toujours beau-
» coup; il va dans le grand monde...
» il obtient des succès partout... Mais,
» quand il en aura assez, il reviendra.
» Je le laisse libre... Il faut que jeu-
» nesse se passe !...

— » Oui !... et tout ce qui est ici y
» passe aussi ! » murmure Rongin, qui a l'air de ranger quelque chose dans un coin du salon.

— « Mon fils va retourner à Paris, » dit M. Rémonville. « Il a une place
» honorable et lucrative dans une mai-
» son de banque. Il me récompense
» maintenant des soins que j'ai pris
» pour son éducation en se distinguant
» par son travail et ses talens.

— « C'est fort bien. Chacun fait » comme il veut. Il ne faut con- » trarier les penchans de personne. » Adam va revenir gros et gras comme » un moine. Il plantera des choux avec » moi en me contant ses aventures de » Paris. »

M. Rémonville voit bien que sa présence et celle de son fils ne sont pas agréables à son frère; il abrège sa visite, et retourne chez lui. Là le bonheur est véritable : on ne grimace point en voulant paraître joyeux; de même que, dans les jours de la souffrance, on n'a pas cherché à dissimuler ses larmes.

Les quinze jours écoulés, Edmond a embrassé ses parens; il est reparti pour Paris, où il se livre avec ardeur au travail. C'est pendant ce temps que

son cousin achève sa ruine, et qu'il est conduit en prison.

M. Adrien était depuis quelque temps sans nouvelles de son fils; il se flattait que, las de ne plus recevoir d'argent pour continuer ses folies, Adam allait revenir au toit paternel; lorsqu'un matin Rongin lui apporte une lettre qui vient de Paris. M. Adrien croit reconnaître l'écriture, et il lit le billet suivant :

« Votre fils m'a fait des traits igno-
» bles. C'est égal; je l'ai adoré : je
» l'adore peut-être encore (une femme
» n'est jamais sûre de ça); et à présent
» que tous les chenapans qui l'ont grugé
» le laissent là, moi, je prends la plume
» pour vous apprendre que votre bijou
» est en prison pour la somme de soixante

» et quelques mille francs, qu'il doit » à l'usurier Moïse. C'est désagréable; » mais enfin l'enfant est votre fils, » et il prétend qu'il n'a fait que suivre » vos conseils. Ce qu'il y a de certain » c'est que, s'il ne m'eût pas quittée, » nous n'aurions encore mangé que le » quart de cette somme. Tirez-le de là » bien vite. Votre servante.

» PHANOR. »

Cette lettre a foudroyé le vieillard; il reste quelques instans sans pouvoir proférer une parole, les yeux fixés sur le fatal papier. Rongin, qui est resté dans la chambre par curiosité, se rapproche de son maître, en disant: — « Est-ce que la goutte de monsieur » lui remonte?... Est-ce que ce sont

» encore de mauvaises nouvelles de
» l'enfant de la nature?... Ah! dame!
» on lui a lâché la bride, et, alors....

— » Taisez-vous, » s'écrie M. Adrien d'une voix forte et avec une expression qui impose au concierge. « Laissez-
» moi; sortez, et n'entrez ici que quand
» je vous sonnerai. »

Rongin n'ose pas même murmurer; car il n'a jamais vu son maître lui parler sur ce ton. Il s'éloigne la tête basse; mais il se dit: « Ce polisson d'Adam
» aura encore tout mangé. »

M. Adrien reste plusieurs heures livré à ses réflexions. Pour tirer son fils de prison, pour payer une somme qui dépasse soixante mille francs, il faut qu'il donne à peu près tout ce qui lui reste; et, après avoir toujours vécu dans l'aisance, il est dur d'être,

sur le déclin de ses jours, réduit au plus strict nécessaire. Cependant M. Adrien ne peut se dissimuler que la conduite de son fils ne soit le résultat de la manière dont il l'a élevé. *Il n'a fait que suivre vos conseils*, a écrit madame Phanor. Cette phrase est sa condamnation.

— « Oui, je lui ai appris à ne faire » que ses volontés... à suivre ses pen» chans! » se dit M. Adrien en relisant la lettre. « C'est donc ma faute s'il est » en prison à présent... Et je ne puis » l'y laisser... Je donnerai ce qui me » reste... Je vendrai cette maison... Avec » le produit de cette vente j'aurai en» core de quoi vivre avec économie... » Je n'irai pas demeurer à Gisors... » Non; on m'y a connu riche... J'a» cheterai quelque petite maisonnette...

» quelque chaumière isolée... là-bas...
» près du tombeau de ma pauvre
» femme!... Ah! elle a aussi bien fait
» de mourir... elle n'a pas vu le ré-
» sultat des folies de notre fils. »

M. Adrien aurait pu conserver encore sa demeure. Pour cela il n'aurait fallu que s'adresser à son frère, lui confier son embarras, et avoir recours à sa bourse. M. Adrien sait très-bien que M. Rémonville s'empresserait de lui être utile. Mais loin de vouloir avouer à son frère la position où il se trouve, par suite de l'inconduite de son fils, M. Adrien espère encore pouvoir la lui cacher. Ce maudit amour-propre, qui nous empêche de convenir que nous avons fait des sottises, est encore la seule compagnie que nous laisse l'adversité.

Avant tout, M. Adrien écrit à un homme de loi de Paris, pour savoir si madame Phanor lui a dit la vérité. La réponse qu'il reçoit lui apprend qu'on ne l'a pas trompé. Alors il ne s'occupe plus que de réaliser l'argent nécessaire pour rendre son fils à la liberté. M. Adrien a vu un homme d'affaires de Gisors; il l'a chargé de vendre sa maison le plus promptement et le plus scrètement possible. Pour que son frère ignore cette vente jusqu'au dernier moment, M. Adrien préfère s'imposer encore quelques sacrifices.

Malgré les peines qu'il se donne pour terminer promptement toutes ces affaires, ce n'est qu'au bout de deux mois que M. Adrien est parvenu à compléter la somme nécessaire pour

son fils. Il l'envoie à l'homme de loi de Paris ; le charge de remettre douze cents francs à Adam lorsqu'il sortira de prison, et de lui dire que c'est le dernier argent qu'il doit attendre de son père.

Quelques jours après avoir terminé cette affaire, M. Adrien reçoit une lettre de Gisors, qui lui apprend que sa maison est vendue ; qu'il n'a plus qu'à venir signer les actes nécessaires pour en toucher le montant. Malgré sa goutte, M. Adrien monte à cheval, et va à la ville. Après avoir vendu sa maison, il achète une maisonnette située à un demi-quart de lieue de son ancienne demeure, dans un endroit écarté et éloigné de la route. Puis il place chez un honnête négociant la somme qui lui reste : elle lui produira

neuf cents francs de revenu. C'est avec cela qu'il faut qu'il vive maintenant. Il se trouverait encore assez riche, s'il pouvait cacher à son frère que c'est Adam qui l'a réduit à cet état.

M. Adrien revient chez lui, où l'on a été fort étonné de son absence qui a duré deux jours. Il congédie sa cuisinière, et fait venir Rongin devant lui.

« Mon pauvre Rongin, » dit M. Adrien, « je vais t'apprendre une triste » nouvelle : je viens de vendre ma » maison! — Vous avez vendu votre » maison... Par exemple!... Qu'est-ce » que cela signifie?... Une maison à » laquelle j'étais accoutumé... où je me » plaisais... Pourquoi donc l'avez-vous » vendue? — Pourquoi?... parce qu'il » le fallait, apparemment!... Parce que

» je n'avais plus le moyen de la gar-
» der... — Eh bien! c'est du propre!
» Et, probablement, c'est votre satané
» fils qui est cause de... — Silence,
» Rongin! Point de réflexions; elles
» sont inutiles maintenant. J'ai acheté
» une petite maisonnette dans les en-
» virons... Je n'ai plus qu'un revenu
» très-médiocre. Cependant je puis en-
» core vous garder... Nous vivrons tous
» les deux frugalement... Vous cultive-
» rez le petit jardin qui dépend de ma
» nouvelle demeure, et nous pourrons
» finir nos jours en paix. Voyez,
» Rongin, si cela vous convient, et si
» vous voulez m'accompagner dans la
» maisonnette que je vais habiter. —
» Ça ne laisse pas que d'être gentil...
» Servez donc des maîtres pendant
» vingt-cinq ans, pour être récompensé

» comme ça... Au lieu de monter en » grade, il faudra que je fasse tout à » présent. — Rongin, rien ne vous » oblige à me suivre : faites ce qui » vous conviendra ! — Pardi !... où diable » voulez-vous que j'aille à présent ? A » soixante-cinq ans je ne vais pas aller » me faire jockey. Et quand ferons-» nous cette belle retraite ? — Quand le » nouveau propriétaire viendra prendre » possession de cette maison. »

Quinze jours plus tard (c'était par une belle matinée d'automne), M. Adrien reçoit l'avis que le nouveau propriétaire va arriver. Cette nouvelle lui est transmise par un homme à jambe de bois, qui doit remplacer Rongin dans ses fonctions de concierge : celui-ci est stupéfait en reconnaissant Dumont dans son remplaçant.

L'invalide frappe doucement sur l'épaule de Rongin en lui disant : « Il me
» paraît que je vais prendre votre place,
» mon vieux... — Oui... c'est ce que je
» vois... Est-ce que c'est vous qui achetez la maison ? — Non, vraiment ;
» mais M. Solange, qui en est l'acquéreur, est mon ancien capitaine ; il
» s'est souvenu de moi, et m'a nommé
» son concierge... Ma foi ! cette demeure
» est fort bien située... On doit être
» agréablement ici ; je sens que je m'y
» plairai... Me voilà avec une douce
» retraite pour mes vieux jours... Mais
» je ne m'attendais pas à vous remplacer... Et vous... vous ne vous
» doutiez pas, il y a trente et quelques
» années, qu'un jour je prendrais aussi
» votre place... Mais, celle-ci, je puis
» l'accepter sans rougir, je m'en flatte...

» Le vieux soldat d'Austerlitz n'a point » fait de bassesses pour l'obtenir. Tenez, » mon ancien, j'ai toujours pensé, moi, » qu'il y avait une providence, qui se » chargeait de nous venger de certaines » choses que, nous autres, nous ou- » blions quelquefois, tandis que là-haut » rien ne s'oublie; et, tôt ou tard, on » fait le compte de chacun. »

Rongin ne souffle pas un mot. Il salue humblement le nouveau concierge, et va rejoindre son maître, auquel il dit : « Partons, monsieur; » croyez-moi, n'attendons pas l'arrivée » de ces nouveaux venus... Vos paquets » sont faits; on nous les portera là-bas; » partons sur-le-champ. »

Rongin a hâte de s'éloiguer de l'invalide, qui est sa bête noire. Mais M. Adrien ne peut pas aller vite; il

souffre beaucoup de sa goutte; et, d'ailleurs, on ne quitte pas si lestement, et pour n'y jamais revenir, une demeure dont on a été le maître et où l'on a passé la moitié de sa vie.

Cependant M. Adrien se résigne; il jette encore quelques regards sur son cabinet, son grand fauteuil, son jardin; puis il prend sa canne, et, en s'appuyant sur le bras de Rongin, quitte cette maison, dont les folies de son fils l'ont chassé.

Le pauvre goutteux n'avait pas fait encore vingt pas sur la pelouse, car il n'allait pas vite, lorsqu'il se sent arrêté, pressé par le bras de quelqu'un. C'est M. Rémonville, qui a couru après son frère et qui veut le retenir. « Que » viens-je d'apprendre? » lui dit-il. « Vous avez vendu votre maison...

» Vous la quittez, et je n'ai rien su de
» tout cela... Est-ce un revers de for-
» tune, le besoin d'argent, qui vous
» aurait forcé d'agir ainsi?... Et vous
» ne m'avez rien dit!... Vous ne vous
» êtes point adressé à moi.: Adrien,
» ne suis-je donc plus votre frère?...
» Où allez-vous?... De grâce, venez
» chez moi... Vous y serez chez vous...
» Vous serez entouré de soins... d'a-
» mis.

— » Je vous remercie, mon frère, » répond M. Adrien en pressant la main de M. Rémonville, et en détournant les yeux pour cacher son émotion. « Je vous remercie de vos offres ami-
» cales... mais je n'ai nul besoin de
» secours. J'ai vendu cette maison parce
» que... depuis la mort de ma femme,
» je ne m'y plais plus... Elle est trop

» grande pour moi... J'en ai acheté
» une... qui me convient mieux, et je
» vais m'y retirer. Mais, je vous le
» répète, je n'ai aucun besoin d'ar-
» gent.

— » Ainsi donc, mon frère, vous
» refusez de venir habiter avec nous...
» Pourriez-vous vous rappeler encore
» quelque différence dans notre ma-
» nière de voir ?... Pensez-vous donc
» que jamais je vous dirais un mot
» à ce sujet ?...

— » Non, mon cher Rémonville ;
» mais je vous assure que je serai très-
» bien dans ma nouvelle propriété...
» Soyez heureux... Nous nous verrons
» quelquefois... J'irai vous voir... mais
» ne me retenez plus... Adieu. »

M. Rémonville voit que ses instances seraient inutiles. Il serre encore une

fois la main de M. Adrien, et le regarde tristement s'éloigner, tandis que le vieillard goutteux, s'appuyant sur sa canne et le bras de Rongin, fait de pénibles efforts pour hâter sa marche, afin de dérober son émotion à son frère, et surtout pour lui cacher deux grosses larmes qui sont tombées sur ses joues lorsqu'il a jeté un dernier regard sur la maison où son fils est né.

CHAPITRE VII.

L'homme de la nature en prison.

Adam était depuis long-temps en prison. Pendant les premiers jours, il avait trouvé drôle d'habiter une maison où il y a si nombreuse société; il avait

ri, bu, chanté avec ses compagnons; il possédait encore quelques pièces d'or et les avait facilement dépensées; alors Saint-Pélagie lui semblait un endroit agréable où l'on s'amusait autant, plus même que dans beaucoup de réunions où l'avait mené Montgry; il croyait que le vieux Moïse ne l'avait pas trompé et que dans une prison on était libre de faire toutes ses volontés. Il est vrai que jusqu'alors il n'avait pas eu la volonté de sortir, parce qu'il ne s'était pas ennuyé; mais lorsqu'il n'eut plus d'argent pour se divertir avec les autres détenus, il trouva le temps long et la prison moins gaie. Un matin, il voulut sortir, en disant : « Décidé-
» ment j'ai assez de prison comme
» cela; le vieux Moïse m'a dit que ce
» n'était qu'une formalité : voilà huit

» jours que je suis ici, c'est bien assez.
» Je veux m'en aller parce que je ne
» m'y amuse plus. »

Cette demande singulière n'eut point de succès. On fit entendre difficilement à Adam qu'il ne sortirait que quand son créancier serait soldé, ou consentirait à le laisser libre. Alors seulement le pauvre Adam comprit ce que c'est qu'une prison; il sentit qu'il n'avait plus sa liberté, ce bien si précieux, ce bien contre lequel on échangerait volontiers tous les autres. Il s'emporta, cria, voulut s'en aller malgré tout le monde; disant qu'il n'est pas dans la nature d'empêcher un homme de sortir quand il en a envie, et que nous ne sommes pas nés avec des jambes pour qu'un de nos semblables ait le droit de nous priver d'en faire usage.

On se contenta d'abord de rire au nez d'Adam ; il donna quelques coups de poing aux gardiens, et voulut s'échapper ; alors on le resserra, on l'enferma plus étroitement, il fut l'objet d'une surveillance particulière, et il fallut bien, cette fois, que l'homme de la nature cessât de faire ses volontés : mais aussi dès cet instant sa prison lui devint odieuse, et la captivité fut cent fois plus cruelle pour lui que pour les autres prisonniers.

L'usurier Moïse n'avait pas fait savoir au père d'Adam que son fils était en prison, parce que, ne se doutant pas que son débiteur était incapable d'écrire lui-même, il était persuadé que le jeune homme avait sur-le-champ appris cette nouvelle à ses parens. De son côté, Adam pensait que son ami

Montgry continuait d'écrire pour lui à son père ; il est donc probable que le fils de M. Adrien serait resté longtemps en prison, si un jour madame Phanor n'eût accompagné à Sainte-Pélagie une de ses amies qui allait y voir son amant, lequel passait régulièrement neuf mois de l'année sous les verroux.

Là, madame Phanor avait aperçu Adam, pâle, amaigri, triste et malade. Le pauvre garçon était assis dans la cour sur un banc de pierre. Pendant qu'à quelques pas de lui les prisonniers riaient et s'amusaient entre eux, il avait la tête baissée sur sa poitrine et ne la relevait que pour regarder le ciel; alors il poussait un gros soupir, en murmurant : « Ne pas être libre... quel

» supplice!... Et mon père me laisse
» ici!... »

En reconnaissant Adam, madame Phanor crie, pleure, a des attaques de nerfs; elle attire tous les prisonniers autour d'elle; enfin on l'a calmée, et elle supplie elle-même la société de la laisser causer à part, avec Adam. Celui-ci éprouve un sentiment de plaisir en revoyant cette femme avec laquelle il a fait mille folies, il lui tend la main, mais elle lui saute au cou, elle l'étouffe de caresses, en lui disant :

— « Pour combien es-tu ici? Imbécile,
» qui ne m'écrit pas! qui ne me fait
» pas au moins prévenir!.. Parle... Je
» vas vendre mon schall... il est tout
» neuf... mon voile... mes chemises
» s'il le faut... Parle donc!

— » Je dois soixante et quelques

» mille francs... à ce que je crois!.. »
répond tristement Adam.

— « Soixante mille francs!.. Dieu!
» quelle boule de loto!... J'aurais beau
» vendre mes nipes et moi avec, ça ne
» ferait jamais ta somme!.. Mais ton père,
» comment se fait-il qu'il te laisse ici?

— » Je n'y comprends rien! Cependant
» Montgry a dû lui écrire que j'étais
» en prison...

— » Montgry!.. Tu comptes encore sur
» Montgry!.. Pauvre poulet!... quand
» donc cesseras-tu de te laisser plu-
» mer?.. Est-il venu te voir, ton cher
» ami, depuis que tu es ici? — Non...
» Il est sans doute malade... Cependant
» depuis si long-temps que je suis
» prisonnier, il aurait dû venir en effet...
» — Mon bon ami, tu as un joli na-
» turel, c'est vrai; mais ton naturel te

» bouche l'œil : tu crois tout ce qu'on » te dit, tu te fies à tout ce que tu » vois!.. Ce n'est pas ça du tout, mon » petit : on te fait la queue depuis le » matin jusqu'au soir!.. Ton Montgry, » auquel tu fourrais sans cesse de l'ar- » gent, ne songe plus à toi, maintenant » que tu n'as plus rien; tes dames si » pimpantes, qui daignaient recevoir » tes cadeaux, feront semblant de ne » pas te reconnaître quand tu auras » un habit râpé. Tâche donc de ne plus » être si bête!.. Moi, je t'aimais pour toi. » Tu m'as donné une fois cinq cents » francs, c'est vrai; mais alors je te croyais » riche comme un lingot... et si j'avais » à présent un million, je le partagerais » avec toi. En attendant, prends toujours » ces sept livres dix sous... c'est tout » ce que j'ai sur moi... — Non... je n'ai

» pas besoin de... — Prends vite! ou je
» te fiche des soufflets. Sois calme...
» ne fais plus des yeux jaunes comme
» ça. Je vais écrire à ton père, et de
» la bonne encre; et s'il ne t'envoie
» pas de quoi sortir d'ici, j'irai le cher-
» cher moi-même, avec un parapluie
» à canne. »

Madame Phanor a encore embrassé Adam, et elle est partie. Elle avait tenu sa parole. Bientôt, l'homme de loi, auquel M. Adrien avait remis le soin de terminer les affaires de son fils, avait été voir Adam à Sainte-Pélagie, en lui annonçant que son père s'occupait de payer ses dettes. Enfin, après cinq mois, qui lui ont semblé cinq siècles, on vient annoncer à l'élève de la nature qu'il est libre.

Adam était assis sur un banc de

pierre, dans la cour de la prison, lorsque le concierge vient lui apporter cette heureuse nouvelle.

En apprenant qu'il est en liberté, un feu nouveau brille dans les yeux d'Adam; ses esprits abattus, absorbés par la captivité, semblent renaître à la vie: car la liberté, si précieuse pour tous, était l'existence pour cet homme qui depuis sa naissance n'avait connu aucun obstacle à ses vœux.

Il se lève, saute au cou du concierge en balbutiant: « Je suis libre, » dites-vous?.. je ne suis plus forcé de » rester ici?... je puis sortir enfin? — » Oui, monsieur, quand vous voudrez. » — Quand je voudrai!.. Ah! tout de » suite, sur-le-champ!.. Ouvrez-moi la » porte. — Mais, monsieur, vous n'avez » pas votre chapeau... votre cravate,

» vos... — Je n'ai pas besoin de cha-
» peau pour m'en aller... je vous aban-
» donne ce que j'ai ici... ouvrez-moi...
» — Mais, monsieur... — Ouvrez-moi,
» sacrebleu ! ouvrez-moi... »

Adam est comme un fou, il n'écoute plus rien, et le concierge se hâte de le mettre dehors. L'homme de loi qui est venu délivrer Adam, et qui sort avec lui, espère qu'il s'arrêtera lorsqu'ils seront dans la rue : mais à peine se voit-il hors de la prison que l'homme de la nature se met à courir de toutes ses forces, craignant de ne jamais pouvoir s'éloigner assez vite de Sainte-Pélagie.

Comme, s'il le perdait de vue, il ne saurait plus où le retrouver, l'homme d'affaires est obligé de courir après son client, auquel il a des fonds à

remettre : mais Adam se souvient des exercices de sa jeunesse, il court vite et long-temps sans se fatiguer.

Il n'en est pas de même de l'homme de loi; c'est un monsieur d'une cinquantaine d'années, qui depuis long-temps passe les trois quarts de sa vie dans son cabinet; ses jambes sont bientôt fatiguées de l'exercice forcé que son client lui fait faire; à chaque instant il voit s'augmenter la distance qui le sépare d'Adam, et c'est en vain qu'il lui crie : « Monsieur... monsieur...
» arrêtez-vous donc... écoutez-moi donc...
» j'ai à vous parler. »

Adam n'écoute pas, n'entend rien, et court toujours.

Et voyant un jeune homme pâle, mal habillé, sans chapeau et sans cravate, qui court de toutes ses forces,

puis un monsieur d'un extérieur honnête qui essaie de l'atteindre, en criant : « Arrêtez donc! » les passans ne doutent point que le premier ne soit un voleur.

Ce bruit se répand de bouche en bouche : « C'est un voleur !.. » se disent les curieux; et bientôt quelques-uns courent aussi après Adam; les petits polissons des rues se joignent à ceux qui ont couru les premiers. Adam entend beaucoup de monde courir derrière lui, il distingue enfin les cris « : Arrêtez ! Arrêtez ! » et il n'en court que plus fort.

Mais quelques hommes, qui viennent du côté opposé, se dévouent pour saisir le voleur; quatre d'entre eux barrent le passage à Adam; d'autres lui mettent la main sur le collet, en s'écriant d'un

air de triomphe : « Nous le tenons!.. » Adam se débat et veut taper ceux qui s'opposent à ce qu'il passe, en disant : « Je suis libre... je vous dis » encore une fois que l'on m'a rendu » ma liberté, laissez-moi donc en » user.

— » Il paraît que vous en usez trop » bien, mon gaillard, » dit un de ceux qui tiennent Adam. « Allons! allons! » au corps-de-garde, puis en prison. » — Comment! vous voulez que j'aille » encore en prison?... J'en sors.. — Oh! » nous nous en doutions bien. — C'est » donc pour se moquer de moi qu'on » m'a dit que j'étais libre... mais j'aime » mieux me faire éreinter que de rentrer » en prison. »

Et Adam se met à jouer des pieds

et des poings. Enfin l'homme de loi parvient à percer la foule. « Voilà votre » voleur, monsieur, » disent les officieux qui ont arrêté Adam. — « Mon » voleur! » dit l'homme d'affaires en s'essuyant le front. « Qui diable vous » a dit que ce jeune homme fût un » voleur? C'est un prisonnier pour dettes » que je viens de faire sortir de Sainte-» Pélagie. »

Ce n'est pas sans peine que l'on fait comprendre aux badauds qu'ils se sont trompés. Les gens qui jugent sur l'apparence ne veulent jamais avoir tort.

L'homme de loi parvient à retirer Adam des mains de ceux qui voulaient le faire rentrer en prison. Il s'éloigne avec lui de la foule; mais il passe son bras sous le sien, et le force à marcher sans courir, en lui disant : — « Monsieur,

» si c'est ainsi que vous usez de votre li-
» berté, vous la perdrez bien vite. —
» Comment, monsieur, je ne suis pas le
» maître de courir dans les rues si ça me
» fait plaisir? — Pardonnez-moi... mais
» alors il faudrait être habillé décem-
» ment; sinon, on vous prendra pour un
» fou ou un voleur, et on vous arrêtera.
» —Belle f..... liberté que celle qui m'em-
» pêche de jouer des jambes quand ça
» me fait plaisir!... Ah! mon père avait
» bien raison de se plaindre des hom-
» mes... Me prendre pour un voleur
» parce que je cours sans chapeau... Si
» ça me plaît d'être sans chapeau?... si
» j'aime mieux cela? si je veux que mes
» cheveux voltigent en liberté? »

Pendant qu'Adam parlait, le temps s'était mis à l'orage. Bientôt une pluie violente tombe sur l'homme de la na-

ture qui a toujours la tête nue. Cela met fin à sa déclamation contre les chapeaux, et il accepte la proposition de l'homme d'affaires, qui lui offre de monter dans un fiacre pour se rendre chez lui.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

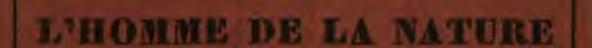
TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

9*



L'HOMME DE LA NATURE

ET

L'HOMME POLICÉ

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

[illegible]
([illegible])

Tome Quatrième.

IV.

PARIS,

GUSTAVE BARBA, ÉDITEUR,

[illegible]

[illegible]

1831.

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE

DES

CLASSIQUES FRANÇAIS.

